

2° *D'étrangetés en perversions*

Mais le romantisme se connut pour ce qu'il était. Il aima en lui ses qualités de barbare. Étranger, il aima l'étrange. Non seulement il l'accueillit, mais il l'afficha en s'efforçant de déterminer dans le goût public une révolution qui assignât à l'art d'écrire, comme au plaisir de lire, des objets tout à fait nouveaux. Un plaisir de surprise est inséparable du vif sentiment de l'admiration ; mais le romantisme changea les facteurs de ce plaisir.

Autrefois on était émerveillé de la conduite et de la disposition d'un poème : les effets inattendus ne naissaient point de la nouveauté du *sujet* choisi. L'indifférence de l'art grec au renouvellement de ses thèmes tragiques ou lyriques lui est reprochée de nos jours, à l'égal d'une infirmité. Les vrais maîtres riraient du besoin maladif qui nous fait exiger de la matière du poème la petite émotion que leur donnait uniquement la manière de la traiter. Pour eux, cette matière était chose commune, et donnée plutôt que trouvée. Dans l'œuvre toute seule devait éclater la distinction de la personne du poète. Encore ce poète tirait-il son orgueil et sa force, de la puissance de son génie, non de la qualité singulière de sa nature. En romantisme, le principe est renversé : il faut être un original. Les objets singuliers et rares sont préférés aux beaux objets.

Ce principe a été constamment en vigueur, même parmi les romantiques adoucis, corrigés, qu'on a nommés des Parnassiens. Le plus grand de tous en a logiquement déduit les conséquences, lorsqu'il a professé dans les *Fleurs du mal*, la haine de la norme, l'amour de l'accident, le blasphème des lois et la religion du péché.

Cela n'allait pas toujours aussi loin. Quelques-uns se contentaient de changer de costume et de faire les Chinois ou les Turcomans. D'autres fois, au contraire, la mascarade fut surtout intérieure; l'on s'appliqua aux passions qualifiées de contraires à la nature :

— Fumer de l'opium dans un crâne d'enfant,
Les pieds nonchalamment allongés sur un tigre!

Mêmes directions, on l'a vu, chez M^{lle} Renée Vivien, et le goût, délicat mais net, du pervers se retrouve dans les poèmes virginaux de M^{me} Mardrus. Sensuelle chez la première, la perversité est littéraire et grammaticale chez la seconde. Un vif libertinage de l'imagination fait le caractère essentiel de l'auteur du *Cœur innombrable*, qui a vidé entre ses pages, avec art et mesure, tout le sachet secret de l'essence la plus hardie : qu'un vers inoffensif y reçoive la traduction, l'interprétation scélérate, cela est presque désiré, peut-être voulu. L'auteur connaît son temps. Elle le traîne au sillage de son parfum.

Seule, M^{me} de Régnier, magnifiquement douée pour un art classique, dédaigna un peu ce moyen de nous intéresser à sa poésie. Elle se rattrape autre part. Sa prose multiplie ces coquetteries d'in-

vention, ces gamineries du langage, d'où rejoindre et passer la malignité de ses sœurs. Installées sur la gabarre de leur vieux maître, elles cinglent, voiles ouvertes, d'un cœur où le pervers est loin de chasser le naïf, sur le fleuve de la « damnation » esthétique, « au fond de l'inconnu pour trouver du *nouveau* ».

3^o *L'indépendance du Mot*

Si, au lieu de le définir par ses origines ou par ses intentions, on analyse les effets littéraires du romantisme; si l'on se rappelle qu'il désapprit aux écrivains tout art de composer, qu'il nivela profondément les éléments du discours, qu'il plaça le Mot sur un trône, qu'il chassa la beauté au profit des beautés, ces malheurs se retrouvent, à des degrés divers, dans les livres que nous venons de citer et d'extraire. La moins touchée à cet égard, M^{me} de Régnier encore, ne fait pas toujours exception. Mais l'habile calligraphie parnassienne de M^{lle} Renée Vivien ne lui a point donné le moyen de construire seulement une strophe complète. Et toutes quatre excellent au chef-d'œuvre du romantisme : les vocables reçoivent ce poids matériel, cette valeur physique, ce ton, ce *goût de chair* qui, de nécessité, ralentira le mouvement, mais augmentera la puissance de suggestion.

Ainsi se réalise le composé le plus sensuel et le plus capiteux qui se puisse obtenir avec de l'encre et du papier. Chez l'une, les mots, qui lui sont arrivés parfumés et colorés par ses prédécesseurs¹, deviennent

1. Toute l'école de 1882 a vécu sur la théorie du mot-couleur, du mot-parfum, du mot-chose, qui est elle-même la conséquence de la théorie du mot-Dieu, *nomen numen*, que Victor Hugo enseigna quarante ans plus tôt : *Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant.* Cet

sensibles au toucher des papilles de notre main. Une autre, en les faisant entrer dans des combinaisons trop neuves, les fait aussi hurler entre eux de se voir accouplés : les tons juxtaposés qui déchirent l'oreille frappent l'imagination et s'imposent au souvenir. Enfin, pour une troisième qui est la plus folle du Mot, non seulement en art, mais dans la sensation des passions de l'amour, le mot est employé aux caresses d'un sens nouveau.

Sabine de Fontenay pousse la sensualité verbale à un degré voisin de l'hallucination, mais l'auteur réussit à en faire admettre le paroxysme :

« *Où* — s'écriait-elle, en se tenant la tête comme
 « devant un danger, un accident, — *où, dans*
 « *quelle portion de l'air puis-je goûter la forme*
 « *délicieuse et mouillée de certains mots que tu*
 « *dis!* »

Gardons-nous cependant de prendre ces lignes pour un cri de passion. Elles découlent d'une Poétique secrète.

— « Vous aimez beaucoup le mot « cœur » ?

— « Oh ! oui, avoua-t-elle, n'est-ce pas ? C'est le
 « mot charmant et sensible, le mot rond dans
 « lequel il y a du sang.

« Et le mouvement de ses mains modelait ses
 « phrases. »

Voilà le dernier cercle de la méprise. Il fallait y tomber du moment que l'on se mettait à écrire dans la seule intention de se traduire, *soi*. Dupe

être vivant s'émancipa par le romantisme des liens de la raison et même de la signification. Après Hugo, avant M. Ghil, Arthur Rimbaud avait établi une gamme de la coloration des voyelles *A noir, corset velu...*

de soi, il faut être dupe du mot. On veut sentir tout ce qu'on est; on veut nommer tout ce qu'on sent. On est donc amené à sentir bien au-delà de la normale.

Folie, névrose est vite dit. Des pathologistes superficiels pourront seuls s'en tenir à ce diagnostic. Si l'on veut bien étudier les antécédents de la névrose, il faut relever là l'aboutissement nécessaire des fortunes du mot, depuis Hugo et Lamartine jusqu'à Verlaine et Mallarmé.

D'élément subordonné à la syntaxe, le mot est devenu, avec le romantisme, élément principal. Chez Mallarmé, les mots s'arrangèrent sur le papier d'après leurs attrait mutuels et leurs exclusions réciproques : affinités, appels, contrastes purement mécaniques, qui n'exigeaient aucune opération de l'esprit du poète, ni son choix, ni son jugement : seule opérait la faculté élémentaire de sentir et d'associer spontanément les images.

Les théories esthétiques de Mallarmé auraient pu s'appliquer sans réserve pour une espèce d'animaux à laquelle eussent fait défaut les facultés supérieures de l'intelligence. Pour des hommes complets la gageure est plus difficile. Les disciples de Mallarmé n'ont jamais été bien ardents, ni bien exacts à se mutiler de la sorte. Ils avaient conscience de la futilité du jeu. Peut-être sentaient-ils qu'à trop vouloir rétrécir l'enceinte de l'âme, on la diminue en effet.

La jeune école féminine est moins prudente. Avec raison. C'est un plaisir de femme que d'assortir les mots comme des étoffes. De subtiles analogies de sentiment et de sensation, mal démêlées ou con-

ques fugitivement par les rudes esprits virils, sont au contraire ici éléments naturels, quotidiens, de la vie de l'âme. On reprochait aux mallarmistes d'autrefois de se montrer scandaleusement féminins : les mallarmistes d'aujourd'hui le sont très légitimement. Une seule différence : elles ne se résignent guère à l'obscurité du sens. La plus absconse veut être lue, comprise, approuvée. Elle écrit pour un public, et aussi large que possible. Les nerfs, la sensation, fort bien ! mais jusqu'au point où l'expression de sa nervosité ferait le désert autour d'elle. C'est pour communiquer, bien plus que pour penser, que le langage, écrit ou parlé, fut donné aux femmes¹. La société avant tout ! Par là peut-être le romantisme féminin se corrige-t-il : ce qu'il a de trop particulier se généralise. Je crois que c'est aussi par là qu'il se propage et qu'il gagne de nouveaux sujets à sa déraison.

1. Elles tendent à introduire dans la République des lettres une politesse charmante. L'une d'elles voyage, et ne peut signer la dédicace des exemplaires qu'elle destine à la critique. En pareil cas, nous prions l'éditeur de glisser notre carte de visite dans les premiers feuillets de chaque volume. Il y avait bien un bristol dans notre exemplaire d'*Horizons*, mais il portait toutes sortes d'aimables choses : « *Madame L. Delarue Mardrus, en voyage, regrette de ne pouvoir dédicacer et signer ce volume. Adresse chez l'éditeur.* C'est d'un million de petites choses pareilles que se fait le progrès des mœurs.

4° *L'anarchie*

La révolte individuelle, une fois reconnue, sous le nom d'originalité, pour principe d'art, a déterminé une anarchie beaucoup plus profonde.

Le sentiment devenu guide, la sensation faite règle, et les tendances excentriques adoptées ainsi par l'imagination ont été si bien pratiqués dans le romantisme qu'on en arrive à prendre pour synonymes les deux mots de *romanesque* et de *romantique*. Cependant, les choses sont différentes. Il est des têtes romanesques, et qui sourient à leur roman, mais qui, toutefois, prennent garde de ne pas se tromper sur la valeur de ce qu'elles font. Elles se savent entraînées, elles ont du plaisir à l'être, mais elles se l'avouent et ne se flattent pas de se dominer quand elles subissent. La volonté expire, soit ! la raison est absente : elles ne parlent pas raison. Elles ne refont pas la morale pour la mettre au degré de leur emportement. La sensibilité romantique est tout autre. Son caractère est de se croire et de se dire la règle de tout. Romantisme, en fait de passion ou de style, ne signifie donc pas exaltation. Un langage romantique n'est pas nécessairement un langage passionné ; on peut se passionner sans aucun romantisme, comme on s'en convaincra en ouvrant, n'importe où, quelque sermon de Bossuet. Très précisément, le romantisme

naît à ce point où la sensibilité usurpe la fonction à laquelle elle est étrangère et, non contente de sentir et de fournir à l'âme ces chaleurs de la vie qui lui sont nécessaires, se mêle de lui inspirer sa direction. L'humeur, alors, n'est plus humeur; non plus caprice, le caprice : tous deux sont des systèmes, et faux. Les esprits conduits à professer ce système croient ou font croire qu'il existe, au fond de chaque sensibilité particulière, un principe puissant d'unité et d'ordre. Aussi font-ils de leur personne le juge de leur destinée, et de leurs traits particuliers un modèle philosophique.

C'est ce que Rousseau ne dit pas, mais ce qu'il insinue très clairement, en tête de ses *Confessions* :

« Je veux montrer à mes semblables un homme
« dans toute la vérité de la nature; et cet homme,
« ce sera moi.

« Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les
« hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux
« que j'ai vus...

« Je viendrai, ce livre à la main, me présenter
« devant le Souverain Juge. Je dirai hautement :
« Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je
« fus. J'ai dit le bien, le mal avec la même fran-
« chise. »

Ce ton d'autorité qui sacre « le bien » et « le mal » comme émanations également divines du *moi* inaugure la morale du romantisme. Soyez bon, ou mauvais, mais « avec franchise » vous-même. La personnalité sincère, tout est là!

Voilà donc le système. M^{lle} Renée Vivien, dans son art et dans sa morale, s'y jette à corps perdu. Elle a dessiné son jardin avec le seul souci de n'y rien mettre

que de sien et, depuis la statue de l'Excentricité jusqu'à celle du Mal, ni les images de la mort, de la décrépitude et de la maladie, ni les sensations des voluptés les plus douloureuses ne l'ont découragée. M^{me} Mardrus, moins tragique, non moins méthodique, s'appliquait, dans ses vers de jeune fille, à faire valoir ce qui définissait et isolait son être. Le même accent de confession reparait, mais beaucoup plus âpre, dans *la Nouvelle Espérance*. Un prêtre catholique pourrait l'interpréter sans invraisemblance comme la nostalgie des sacrements. Cette âme, dirait-il, ne s'offrirait pas aussi nue sans l'obscur sentiment qu'avouer c'est se racheter, souffrir c'est expier et pleurer c'est se repentir. Mais je ne trouve nulle trace d'expiation ni de repentir dans ce livre. Le désespoir en est très pur : sans horizon, ni perspective, il aboutit droit à la mort. Pas une phrase, pas un mot qui fasse soupçonner la moindre confiance en un juge surnaturel ni dans quelque amitié céleste. Pour tout Dieu, Sabine de Fontenay a son amant, ou plutôt son amour, ou plutôt elle-même, ou plutôt une étincelante minute d'intensité et de frénésie pour son moi. La sensibilité saturée aspire à finir. Elle a atteint le bord du cercle qui l'entourne, tout ce qui peut s'éprouver du monde est souffert et goûté. Bulle écumeuse ou sphère en flamme, le moi crève et se rompt. Puisque *cela* n'est plus et que *ceci* n'est pas, que peut-il subsister au monde ? La mélancolie romantique s'explique tout entière par ce terme mortel assigné au Sentiment maître de l'âme.

5° *Le génie féminin*

Cette dépression générale a conduit à écrire les mots de décadence et même de dégénérescence. Mots violents qui escomptent trop certainement l'avenir.

Au lieu de dire que le romantisme a fait dégénérer les âmes ou les esprits français, ne serait-il pas meilleur de se rendre compte qu'il les effémina ? Hugo lui-même, qui nous fut donné pour le type de l'homme sain et de la nature virile¹, n'échappe pas à ce caractère, si, au lieu de considérer le siège de la volonté et de la puissance, on prend garde à son tour d'imagination. Elle fut féminine, en ce qu'elle se réduisit à une impressionnabilité infinie. Elle sentit, elle reçut, plus qu'elle ne créa. Le génie de Hugo tient surtout au nombre et à la vivacité des *sensations* qu'enregistre sa mémoire et qui entrent en mouvement les unes par les autres. C'est le voyant, c'est l'entendant, par excellence. Il est donc mené par les sens. La manière dont il compose et distribue ses images ne saurait être comparée à la magnificence de chacune d'elles. La faculté par où se trahit la vigueur de l'esprit, le choix, est relativement débile chez lui. Ce *style*, cet élan de l'ordre intérieur, est dominé chez

1. Comment M. Jean Carrère, dans ses *Mauvais maîtres*, a-t-il pu faire cette erreur ?

Victor Hugo par les sollicitations du vocabulaire. Ce sanguin ne fut, à cet égard, qu'un paquet de nerfs. Son génie verbal nous témoigne d'un mode de sensibilité aussi féminine que celle d'un lakiste ou d'un lamartinien. *Mis au centre de tout comme un écho sonore*, il achève la preuve de cette vérité que le Romantisme entraîna chez les mieux organisés un changement de sexe.

La transformation ne fut qu'intellectuelle pour Hugo. Pour d'autres elle atteignit au principe du sentiment et de la vie. Chateaubriand différa-t-il d'une prodigieuse coquette? Musset, d'une étourdie vainement folle de son cœur? Baudelaire, Verlaine ressemblaient à de vieilles coureuses de sabbat; Lamartine, Michelet, Quinet furent des prêtresses plus ou moins brûlées de leur Dieu.

Ni Ronsard, ni Corneille, ni Molière, ni La Fontaine, ni même ce tendre et lucide Jean Racine ne prêtent, par leur art, au travesti qui va si bien aux maîtres romantiques. Nous avons relevé à chaque instant les larcins de Renée Vivien ou de Lucie Mardrus aux *Fleurs du mal* et aux *Fleurs de bonne volonté*. Mais, ayant pressé l'analyse, nous voici maintenant réduit à constater qu'elles ne faisaient guère que reprendre leur bien. Leurs modèles les avaient, plus ou moins, volées de sexe. Ils s'étaient mis à écrire et à penser comme il est naturel que pense et écrive une femme. Depuis qu'il retombe en quenouille, le romantisme est rendu à ses ayants droit.

6° « *Le prestige d'être bien soi* »

On peut débattre à l'infini sur le point de savoir qui, de la femme ou de l'homme, accuse le plus fortement sa personnalité. Ce qui n'est pas douteux, c'est que l'homme est, de beaucoup, le moins conscient. L'idée, le sentiment défini, l'image abstraite du *moi* ne se propose pas à l'intelligence virile avec autant de fréquence et de précision que dans un esprit féminin. Dire *moi* fait presque partie du caractère de la femme. Le *moi* jaillit à tout propos de son discours, non à titre d'auxiliaire, non pour la commodité du langage, mais avec ce cortège d'impressions personnelles et caractérisées qui signifient très exactement : *moi qui parle, moi et nulle autre*. Comme dit énergiquement la petite nonne du *Visage émerveillé*, le dernier livre de M^{me} de Noailles : « Moi c'est moi, et les autres sœurs sont les autres sœurs ! » Ne riez pas de cette admirable sentence. On n'a rien écrit de plus féminin. Dans le canon de la statuaire hellénique, les deux mains d'Aphrodite sont repliées dans la direction de son corps. D'un geste auguste et primitif, la vraie femme ramène à soi tout le ciel et toute la terre.

Les conversations impersonnelles, si communes entre les hommes qui sont hommes, peuvent être dites impossibles d'homme à femme et, bien plus

encore, entre femmes. Le plus général des sujets ne manquera jamais de les jeter rapidement aux abîmes de leur personne singulière ou du privé d'autrui. Les raisons de ce caractère ne sont pas simples. Un philosophe féminin d'une rare lucidité qui signe du pseudonyme de *Fœmina* dans quelques journaux parisiens, en a donné cette raison très forte, que la vie intérieure de la femme est, au physique, à l'organique, plus intense que la nôtre. La conscience de la femme ne se fait le centre du monde que parce que la femme est continuellement rappelée dans son corps. Des sensations profondes et souvent douloureuses déterminent ce sentiment. C'est un perpétuel *Je souffre, donc je suis*. Tant de sacrifices et tant de tributs rigoureux qui lui sont imposés par la loi de son être la contraignent à des replis sur elle-même¹. Enfin, sévit entre elles cette concurrence amoureuse qui les oblige à se distinguer le plus nettement possible l'une de l'autre et, tant au moral qu'au physique, à se connaître, à s'interroger, à se surveiller, à souligner, avec une attention sans bornes, tous les traits susceptibles de leur donner un aspect défini et particulier.

Bien avant que Montaigne y eût réfléchi, la femme savait que les hommages de l'homme ne sont pas au juste inspirés par le seul éclat du visage ou la perfection de la forme, prétextes néces-

1. Il faut détacher d'un article de *Fœmina* cette note sur la vie intérieure et la rêverie chez les femmes. « Cet état comporte un engourdissement périphérique où s'amortit la sensibilité des parties du corps qui sont en contact avec l'extérieur; la vie viscérale, par contre, y gagne une excitation; le cœur rejette son sang avec plus de force et le fonctionnement cérébral est plus vif ». (*Gaulois* du 14 janvier 1900.)

saires, indispensable occasion : le vrai artisan de l'amour, c'est un charme, un air, un accent impossible à déterminer, mais qui est toujours très déterminé quant à lui, car il fixe, il enchaîne l'âme, plus encore qu'il ne lui plaît; il l'obsède et il la captive plus encore qu'il ne l'enchanté : c'est un élément distinctif bien plutôt que supérieur. « J'étais Moi, et elle était Elle. » Absurde et décevante explication éternelle ! Être belle ne nuira point, mais d'abord il faut être *elle* : depuis que notre monde est monde, *elle* aspire à la personnalité plus qu'à la beauté.

La femme exagère donc ce qu'elle est, beaucoup plus qu'elle ne le corrige et ne l'embellit. Elle a découvert, dès les origines, l'esthétique du Caractère à laquelle fut opposée plus tard cette esthétique de l'Harmonie, que les Grecs inventèrent et portèrent à la perfection, parce que l'intelligence mâle dominait parmi eux. Les Grecs firent du sens général et rationnel du beau le principe de toute leur civilisation que Rome et Paris prolongèrent. Les autres peuples, d'Orient ou d'Occident, c'est-à-dire tous les barbares, se sont tenus au principe du Caractère, tel que le sentiment féminin l'avait révélé.

Elle avait souligné son sexe par son costume. Mais elle s'appliqua à souligner encore les différences de sa nature en utilisant tout ce qui l'environne, la maison, les meubles, les parures et les parfums, sans oublier la courbe des allées du jardin, ou la gerbe de fleurs dont elle est le centre vivant. Il faut que tout converge et que tout rayonne. C'est par rapport à soi qu'elle renouvelle le monde, et ce monde, qu'elle a frappé à son empreinte, doit tendre à la représenter dans une formule qui ne puisse se

rapporter à d'autres qu'à elle. Si elle aspire ainsi à ce que le féminin Verlaine appelait *le prestige d'être bien soi*, c'est pour régner sur la mémoire de l'homme enivré, pour n'y être pas oubliée, pour le suivre, si loin qu'il aille, des effluves de son parfum. Créer une obsession, c'est le commencement de tout artifice d'amour. L'homme agit, court, voyage, mais la femme existe et demeure. Quand il lui parle des vains royaumes du monde, il dit *nous* : elle répond *moi*. Pour se traduire, il a le style général et la suite de ses actions, mais sa compagne, oisive, concentrée, casanière, travaille à sa propre statue, tour à tour artiste et ciseau, marbre à dégrossir et figure faite en vue du seul événement de la vie des femmes, l'amour.

Cet amour venu n'abolit pas l'obsession du *moi* dans l'éternel esprit féminin. C'est la naissance de l'amour qui parfois se dérobe dans la pénombre des formes inconscientes. « On ne pense « à rien, on est content », écrit l'auteur de *la Nouvelle Espérance*, « on s'habille le soir, on se « met des couronnes de fleurs sur la tête et des « robes de tulle où l'on est à moitié nue, on se « vide des flacons d'odeur sous les bras, et on va à « cela en riant sans se douter comme on est brave. » L'excitation de cette ivresse pourra durer. Mais l'inconscience, elle, est très courte. L'héroïne de M^{me} de Noailles ne craint pas de se contredire en le constatant. « Je suis née ivre », écrit-elle, avec une lucidité très froide. « Je, moi... » ? Et elle demande aussitôt à son amant : « N'êtes-vous pas ivre d'être vous-même ? »

Or, l'amant ne l'est pas du tout. Ce genre de plé-

nitude, qui est commun chez les fats, est aussi accordé aux professionnels de l'amour, espèce qui procède d'un sexe mitoyen entre l'homme et la femme. Il n'est pas normal qu'un amant soit ivre de lui : qu'une femme soit ivre d'elle, la nature entière le veut. Point d'énergie, point de fierté, point de violence dans aucun amour de femme sans injuste et glorieux sentiment du *moi* dans le *nous*. Le despotique amour de Sabine de Fontenay ne permet à Philippe Forbier qu'un plaisir, celui de l'aimer. En cas de manquement, elle l'accusera d'injustice, de dol, de vol, et elle éclatera en ces sombres reproches, que connaissent également les sectaires et les victimes de la religion de l'Amour, le plus sombre et le plus étroit des monothéismes humains.

Lisons et relisons la page merveilleuse où Sabine ne se contente pas d'être jalouse des sensations de son amant, comme l'Amour pour sa Psyché dans la mélodie de Corneille. Elle défendra à Philippe toute pensée voisine de la distraction :

Le départ de Philippe fut fixé au lendemain.

Il devait prendre un train du soir, et de bonne heure Sabine fut chez lui. Elle avait, ce jour-là, son visage et ses gestes d'activité, son regard précis et gai. Philippe traînait d'une chaise à l'autre dans la bibliothèque, où il déplaçait ses livres. *Il menait naturellement deux sentiments à la fois*, et, quoiqu'il fît avec ordre et netteté ce dont il s'occupait, la tristesse qui enveloppait ses actes leur donnait l'apparence de la négligence et de l'importunité.

La vie sensible était en lui si abondante qu'il mourait et renaissait de deux sensations contraires.

Sabine, penchée sur une petite caisse de bois, y jetait les livres et les papiers que Philippe lui tendait. Soudain, reprenant des mains de la jeune femme un volume qu'il venait de lui remettre :

— Ah! — dit-il, — voilà une admirable étude sur le crime et la pénalité que je vais lire là-bas.

Et son visage s'éclairait.

— Cela va vous amuser? demanda M^{me} de Fontenay sur un ton d'apparente indifférence.

— Oh! oui, — répondit Philippe, — avec cette voix d'amour q'il avait en parlant des choses où son désir glissait. — Un si beau livre et un sujet si passionnant!

— Et moi, — répondit-elle, — QU'EST-CE QUE J'AURAI POUR M'AMUSER ?

Il ne faut pas être grand connaisseur pour distinguer ceci de nos jalousies d'hommes. Nos jalousies sont humbles. Dans une page admirable de son *Lys rouge*, M. Anatole France a parfaitement fait saisir comment le bon sens, la raison, le manque de fatuité, le sentiment d'une indignité naturelle devant le caprice divin et la grâce arbitraire d'une femme adorée contribuent à tordre d'angoisse et à percer d'effroi le cœur du jaloux naturel : la blessure est d'autant plus cuisante qu'il prend de lui une estimation plus modeste. Chez Sabine de Fontenay, l'amour-propre est à vif. C'est un mélange d'amour-propre et d'orgueil tyrannique, qui saigne en elle et, jointe au dépit, une rancune sombre, mêlée d'envie :

— Et moi? qu'est-ce que j'aurai?

Tous les aiguillons de l'amour féminin, toutes ses arrière-pensées dorment dans cette phrase. Ils tendent bien au même point : faire rejaillir au dehors, à force de presser, cette nappe brûlante de douleur, d'amertume, de désir et de joie que le cœur exercé enveloppe de ses replis. Qu'elle aspire à l'amour ou qu'elle l'ait trouvé enfin, c'est elle-même, c'est le chaud sentiment de sa propre vie que la femme est

sans cesse excitée à poursuivre. Tout le songe de vivre n'est, en somme, pour elle que passer et repasser devant ses miroirs, et les plus vivaces possible : aux beaux jours, ils sont tout ardents et lui renvoient son image pleine de feux. Il est trop naturel que, la plume à la main, elle excelle à conter la grande pensée de sa vie.

7° *La profanation*

Les femmes ont été lentes à faire valoir leurs droits sur la poésie et la philosophie romantiques. Mais il est à considérer que leur éducation littéraire a été faite par des hommes. Elles imitaient donc leurs maîtres et réfléchissaient avec docilité des procédés, des thèmes, des façons de penser et même de sentir qui ne leur allaient qu'à demi.

Assurément le charme de quelque gracieuse mollesse perçait toujours. Elles pratiquaient tout naïvement ce que Verlaine, en vieux roué, conseilla de faire de parti pris :

... Surtout ne va point
Choisir tes mots sans quelque méprise.

Les méprises, les impropriétés de leur style sont une grâce. C'est un des signes auxquels se révèle la littérature des femmes. Plus d'un voile serré avec une extrême pudeur en a été levé le plus innocemment, mais le plus clairement du monde. Pour la plupart nourries de littérature virile, elles ne songeaient pas à se montrer davantage et, si même la pensée leur en fût venue, peut-être l'eussent-elles rejetée avec indignation par fidélité au *secret*.

Oui, le vrai *féminin*, c'était bien de se cacher éternellement. Celle qui avoue et qui déchire la dra-

perie voluptueuse sacrifie quelque chose de son sexe à son art. Le sphinx se défigure au moment où il se révèle. Tous ces beaux prétextes, vérité, audace, bravoure, ne conviennent plus. Il n'y a qu'une trahison. En souffre toute femme ainsi livrée et profanée par ses sœurs écrivantes. Tel est, du moins, sur ce sujet, l'avis du grand nombre des hommes. Les femmes ne sauront jamais quel trésor de pudeur tout homme aime à concevoir à leur occasion. Il a souffert à cette place imaginaire. Il en a jeté les hauts cris. Tandis que les femmes discutent si *c'est vrai* (les plus intelligentes, alarmées bien plus que choquées de voir donner la clef de leurs complications), nous nous demandons uniquement si *c'est bien*. Un critique d'université s'est même caché la face : cette libre poignée d'aveux insultant à la délicatesse du monde, on était bien hardie de les avoir signés tout crus !

M. Gaston Deschamps, qui a grand besoin qu'on le renseigne, n'a pas pris garde au caractère des hardiesses qui l'ont surpris. Où il nota des aberrations profondes, il aurait pu apercevoir de simples naïvetés. Où il observa l'égarément d'une conscience coupable, sévit, tout simplement, la notion romantique de l'art. M^{me} de Noailles et les trois criminelles, impliquées au même procès, ont adopté l'esthétique du caractère, celle-là même que leur exposait M. Gaston Deschamps, retour d'Athènes, quand il leur commentait les beautés de Victor Hugo : — Puisqu'il faut être original, puisque le principe du beau c'est le nouveau, pourquoi ne ferait-on pas du nouveau, de l'original et du beau avec ce dont la femme, jusqu'ici, nous a fait mystère ? Si l'exotisme a

quelque prix, nous en apportons à mains pleines ! Nous apportons l'immense Inconnu féminin. Ce cœur hermétique est ouvert, cette forme insidieuse, la voici aux curiosités de chacun ! De fait, les *documents* ne nous manquent plus. On a écrit, en souriant, que le roman de M^{me} de Noailles valait trois Ribot et quatre Espinas.

Sans doute, l'art n'est pas la science et le beau n'est pas le nouveau ; le romantisme a confondu ce que distinguait l'art classique. Fort bien. Mais tout cela M. Gaston Deschamps n'en disait rien jadis ; ni lui ni ses confrères ne l'ont appris aux générations qu'ils avaient la charge d'instruire. Ils devraient applaudir au désordre : ils l'ont préparé. Si l'on voulait défendre le génie féminin du trouble romantique, il fallait l'en prémunir avec plus de soins, puisque sa nature profonde l'y exposait directement.

Une fois qu'elle eut consenti à ce système de la confession générale et publique, la femme dut laisser ruisseler le flot des aveux avec une candeur et un naturel dont il ne reste qu'à goûter la violence orageuse. *La Nouvelle Espérance* est un registre merveilleux de ces mystères divulgués. Une femme se résigne mal à vieillir. Mais voici la palpitation de cette terreur : « Je serai un jour comme les hommes qui
« n'ont pas besoin d'être beaux pour qu'on les aime.
« Et quel regard lisse de fille de seize ans vaudra mon
« cœur démonté, *mes yeux de douleur et de rage !* »
La petite fille, qui devient jeune fille, passe pour un animal dangereux. On nous confie pourquoi :
« Elle se plaisait à émouvoir les jeunes gens qui
« l'entouraient, à leur faire désirer la fleur qu'elle

« avait cueillie et tenue entre ses mains, les fruits
« qu'elle avait touchés. Elle se sentait près d'eux
« forte de sa grâce, de la *science* naturelle et croissante
« qu'elle avait des détours du regard et du geste... »
Où tant de femmes hypocrites eussent écrit « ins-
tinct », celle-là, *vraie*, écrit « science ». C'est autant
d'appris. M^{me} de Noailles continue son métier de
traître ; elle avoue les calculs que notre lourde hon-
nêteté de petits garçons avait peine à admettre
quand nous étions assez hardis pour les concevoir.
Et voulez-vous scruter son héroïne auprès de
l'homme que Sabine aime ou veut aimer ? « Elle
« le sentait sans le voir, par tout son « être, par le
« cœur et *par l'épaule*. » Un regard de convoitise
forte, Sabine le reçoit « avec un pliement délicieux
« et un merveilleux craquement de l'orgueil ». Et
voici, profanée, la pointe du désir divin : « *Ce*
visage où tout la tentait ! » Enfin, la vaincue éter-
nelle se déclare une révoltée ; le plus doux de ses
rêves est de domination violente, de victoire per-
fide : « ... Le tenir un jour endormi contre elle...
« Goûter ainsi à la faveur du repos de cette âme la
« plénitude possible de la sécurité et du pouvoir... »
Nous obtenons jusqu'au secret de la tragi-comédie
mensongère et sincère que joue à l'homme l'agita-
tion féminine : « Celle que tu as prise pour sa vita-
« lité, sa colère et ses cris, que tu as tenue contre
« toi, mouvante et multiple, à force d'aspects, de
« regards et de désirs... » Le lecteur continue tout
seul : *celle qui se fera pour toi plus colère, plus*
vivace, plus bruyante et plus agitée pour être prise
davantage, pour être mieux, plus étroitement
retenue...

On peut crier encore à l'épilepsie, à l'hydrophobie et à l'ataxie. Il suffit bien d'écrire : indiscretion, indiscretion conforme à la plus pure essence du romantisme. Cette esthétique est d'ailleurs employée avec un à propos parfait à nous décrire des phénomènes de la passion féminine. Langue, style, sujet, correspondent étroitement. La convenance est donc parfaite. Jamais littérature aussi désordonnée n'a moins offensé le plan providentiel. Elle est dans l'ordre, à sa manière. Il faudra renverser toutes les colonnes du Droit, si l'on conteste la bacchanale aux Bacchantes.

8° *Le desséchement*

D'un autre point de vue, d'un point de vue supérieur, on peut se demander s'il doit y avoir des bacchantes.

Ce féminisme exaspéré est-il utile? Ces femmes qui ne sont et ne veulent être que femmes, mais rêvent d'isoler et de dégager tout leur féminin, ne vont-elles pas au-devant des plus grands risques? Est-il sans inconvénient, pour elles et pour le monde, de faire un système, une habitude et presque un métier de ce que la nature montre de plus spontané, un battement de cœur?

Déjà, plus d'une femme distinguée reprend, de nos jours, un vieux paradoxe que l'on met en forme de syllogisme et qui se répand à la manière d'une doctrine religieuse ou morale. — La femme, disent-elles, est seule apte à comprendre et à recevoir, à donner et à rendre l'essence de l'amour, telle que son cœur la désire: « l'homme est dur », « l'amant est brutal »... Elles sont écoutées. Il ne faut pas exagérer la malignité du symptôme fourni par nos cafés ou nos cercles de femmes et quelques autres traits de mœurs américaines ou anglaises. En ce sujet le philosophe se confie à la nature, qui ne lui permet pas de douter de la vie. Il n'en est pas moins vrai qu'une cité de femmes est en voie de s'organiser, un secret petit monde où l'homme ne paraît qu'en

forme d'intrus et de monstre, de jouet lubrique et bouffon, où c'est un désastre, un scandale qu'une jeune fille parvienne à l'état de fiancée, où l'on annonce un mariage comme un enterrement, un lien de femme à homme comme la plus dégradante mésalliance. Sous la Phœbé livide qui éclaire cette contrée, filles et femmes se suffisent et arrangent entre elles toute affaire de cœur.

— Laissez, prétendent même les observateurs superficiels ! Il ne faut pas exagérer ce risque lesbien, contre lequel un cœur et une âme de femme sont assez naturellement prémunis. De tels maux ne peuvent s'étendre, resteront bien accidentels. Nos Ménades y échapperont pour la plupart. Elles n'ont pas encore banni l'homme de leurs mystères. Au lieu d'y être mis en pièces, les profanes sont conviés. Eh ! bien, ces jeunes femmes, dont le système est de s'efféminer encore, elles devraient être applaudies pour le contraste qu'elles forment avec tant de contemporaines. Quand celles-ci ne rêvent que de se mettre à notre place et de faire tous nos offices, en voilà qui publient que leur seul office est d'aimer, leur rôle de sentir et de nous apprendre à sentir. Outrance ? Elle compense l'autre. Ce chœur échevelé paie pour les malheureuses qui ont cru allonger leurs idées en se faisant tondre, et la ronde orgiaque aux violentes senteurs rachètera les pédantismes qui se multiplient autre part. Qui sait si le collège des vestales de Mitylène n'a pas lui-même son emploi dans les vues d'une prévoyante nature ? Ces petites filles nous gardent ce feu sacré des sciences de l'émotion, que laisserait éteindre l'activité dispersée de tant d'autres femmes !

« C'est par un repli continuel des âmes muettes, par une vie intime, un peu recluse, ainsi longuement concentrée, que jadis se perfectionna, comme autour d'un rouet qu'on se passait de mère en fille.

Œuvre de patience et de mélancolie,

le grand art des soins nuancés, des infinis scrupules et des alarmes délicates, qui fut le privilège du sexe éloigné du combat : il vivait retenu dans une inquiétude éternelle sur le sort de la lutte engagée au dehors. Troublée comme le soir, ignorante comme la nuit, elle attendait au coin du feu ou guettait du haut de la tour. L'inactivité féminine, grande source de rêverie, d'affinement et de passion ! D'ici cent ans, l'entrepreneuse, l'avocate et la députée riront des vaines toiles d'Arachné et de Pénélope. Tout sera abrégé en elles, succinct, simplifié. Oh ! elles sauront tout ! Quelle barbarie, quel désert, si elles ignorent leur âme et se trompent sur leur destin ! Et, par contre, quelles délices qu'il jaillisse en un coin quelque fraîche fontaine de timide et rêveuse féminité ! Là se retrouveront ces douces vibrations sans cause précise, ces émois ressentis pour le simple amour de leur grâce et de leur beauté ! Le bonheur sera de courir s'y consoler de l'aridité générale.

« Les femmes que vous poursuivez d'épithètes désobligeantes, ces perverses, ces dénaturées, dites-vous, seront alors remerciées, comme de grandes bienfaitrices, comme des saintes, si l'on trouve qu'elles sont restées les gardiennes vigilantes du charme, que le génie humain ajouta à l'amour.

Vivant peut-être un peu trop près l'une de l'autre, elles auront perpétué, gardé et défendu l'arcane, bien loin de l'avoir déchiré. L'Inconnu féminin continuera, par elles, d'exalter les poètes et les philosophes d'amour. *Beatrice in suso ed io in lei guardava!* Le citoyen des hautes civilisations ne se lassera point, quoi que prétende Nietzsche, de presser de questions le cœur énigmatique, formé de chair comme son cœur, mais vaste, obscur, étincelant comme l'arche du ciel nocturne. On aliène, on perd ce mystère. On le retrouvera dans la poitrine des Ménades. L'homme les mettra sur l'autel. A supposer qu'il soit ingrat, n'en auront-elles pas moins été des bienfaitrices? Le monde leur devra le trésor secret de l'Amour... »

Ingénieuses prophéties qui ne sont pas vérifiées.

Bien loin de préserver la source de la vie féminine, cet entraînement régulier aux outrances du sentiment la dissipe et la brûle en vain, et ce sont les plus tendres et les plus naturelles qui en souffrent les premières, justement dans la qualité de cet amour dont elles tirent leur fierté. La sensibilité surmenée ne peut que déchoir.

Car la pente est fatale. Une conscience trop attentive à la vie du cœur précise et colore à l'excès le tableau de sa vie intime. On se représente ses vœux et ses désirs non comme ils sont, non pas même comme on les sent, mais bien comme on les pense et comme on les repense, à force d'attention, de répétition et d'étude. Un sentiment dont on s'exagère la force s'exagère à son tour, et l'hyperesthésie, d'abord fictive, devient réelle. Les choses ne reçoivent plus leur désignation ordinaire. On prend l'habitude

de les appeler du nom qui les amplifie. Le moindre rêve atteint par cet artifice à la taille d'un vœu et d'un souhait formels, et le souhait se gonfle à la proportion d'un désir, le désir passe volonté, et la volonté même, se déclarant nécessité, édicte impérieusement au dehors des obligations absolues.

Le plus innocemment du monde, un cœur trop exercé, et surtout trop replié sur son exercice, est ainsi résolu à se tromper sur lui, mais aux dépens des autres. Ses idées fausses le conduisent à un système de caprices durs et de volontés exigeantes ayant force de loi, devant lequel aucun amant ne sera sans crime. Les vertus du cœur féminin, résignation, douceur, patience, sont dès lors exposées à bien dépérir. A la sécheresse des passions fortes s'ajoute une autre aridité, causée par ces méprises du jugement, qui élèvent à l'état de règle inviolable des soupirs qui ne sont rien autre que des faits. Faits sacrés d'un prix infini ! mais qui perdent leur grâce, leur charme et leur puissance même à siéger au nombre des Droits. Cette amante en bonnet carré invoque tour à tour, suivant le bon plaisir et les circonstances, le Droit à l'amour, le Droit de celle qui est aimée ou le Droit de celle qui aime, et le justiciable pourra bien être aimé à travers les citations innombrables dont le tourmentera cette cour d'amour formée d'un seul juge, juge et partie ; mais il se verra peu à peu refuser tout ce que l'amour a de tendre, et celle qui fera le refus n'y gagnera rien, car la sophistique amoureuse est, de tous les poisons de la vie du cœur, le plus contagieux et le plus volatil ; il détruit aussi bien qui le verse et qui le reçoit.

La nature était sage de cacher certaines impulsions ou certains élans dans le demi-jour de l'inconscience. Nos Ménades ont été folles de les traîner dans une indiscrete lumière. Comme le sens outré de la beauté des mots fait négliger la beauté supérieure de leurs rapports et de leur signification, la sensibilité obsédée d'elle-même, accablée de l'écho de ses propres échos qu'elle répète à l'infini, pourra s'en croire agrandie et multipliée; en réalité, elle néglige peu à peu sa fonction normale et profonde, puisqu'elle ne sait plus *s'oublier pour sympathiser* et, sans l'oubli de soi, la sympathie vraie n'est qu'un rêve! La dureté et la rigueur naissent alors sur la plaque qui a trop vibré. Fatiguée d'avoir tant répondu à des minuties, l'âme devient obtuse; elle est blasée sur l'essentiel. Les vraies réalités ne la font plus réagir. Elle ne connaît plus qu'un mot, *moi, moi*. Elle se cherche et ne parvient pas à se retrouver. Les racines physiques de la passion ont été arrosées et nourries trop jalousement, elles sont engorgées et elles dépérissent.

Ainsi l'exaltation du sentiment pour des curiosités de psychologie et des nouveautés d'esthétique tarit les âmes. La femme n'est point ramenée dans son royaume par ce régime qui la précipite, au contraire, au but commun des ambitions de l'insurgée moderne : copier l'homme, jouer à l'homme, devenir un petit homme elle-même. Celles qui promettaient de se montrer beaucoup plus femmes que leurs amies et que leurs sœurs tournent à l'être insexué, plus vite encore que la doctoresse ou l'avocate, que son activité pourra distraire de l'hypnose du *moi*.

Nous nous demandions s'il doit y avoir des bacchantes ; l'examen de la question nous oblige, à présent, à nous demander s'il peut y en avoir ou, du moins, si le petit chœur-tournoyant n'est pas soumis par la nécessité à une destruction rapide. On demandera, avant peu, ce que sont devenues ces grandes maîtresses d'amour et leur beau rêve de donner une expression toujours sincère à des sentiments toujours vifs. A la place où s'enchaîna la ronde mystique, on ne trouvera plus que des femmes de lettres : un petit escadron d'amazones, si vous voulez, et telles qu'on les voit partout, guerrières, enragées de domination et folles de gloire, mais, au fort du succès, un peu vexées de rester femmes, honteuses même et, à vrai dire, lasses de leur faiblesse, meurtries d'un jeu d'esprit où le cœur n'a battu que pour renseigner le cerveau et l'approvisionner des documents tirés du dernier repli d'elles-mêmes.

Cette variété de féminisme est la plus brillante, mais la plus menaçante pour le genre humain tout entier. Sous prétexte d'accroître une juste et utile influence des femmes, ceci la diminue, et l'annule même. Le génie féminin revient sur lui-même et se met en formules, afin de se connaître et de se décrire. Il n'aime plus. Au lieu d'aimer, il pense l'amour et se pense.

Mademoiselle Monk

OU LA GÉNÉRATION DES ÉVÉNEMENTS

Mademoiselle Monk¹

OU LA GÉNÉRATION DES ÉVÉNEMENTS

L'amour meno, e l'art nous ajudo.

PASCAL CROS.

*Qu'une vie, dit Pascal, est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition. M^{lle} de Coigny avait commencé sa vie par l'amour, et elle l'acheva de même. Mais il lui arriva de servir par amour certaines ambitions légitimes et pures, elle en conçut de la fierté, et ses *Mémoires*, découverts tout dernièrement, nous racontent comment la Restauration de la monarchie très chrétienne fut conspirée entre une dame très païenne et un ancien évêque assermenté et marié. L'un de ces sages Grecs, réalistes subtils, qui prenaient leur plaisir à exprimer le sens secret des réalités de la vie, y aurait trouvé la matière de réflexions bien instructives. Ce qu'on peut appeler *la Génération des événements*, et la mesure dans*

1. Le regretté marquis d'Ivry, ayant lu dans la *Gazette de France* les pages qui suivent, ne voulait plus nommer la belle Coigny autrement que M^{lle} Monk. Que ces feuillets conservent, d'ils le peuvent, le souvenir de cet homme charmant, heureux, magnifique, qui aima et comprit toute chose, en gardant le don *se choisir !*

laquelle l'intelligence et la volonté des humains contribuent aux faits de l'histoire, devient sensible en un chapitre des *Mémoires* d'Aimée de Coigny. Les rois et les guides du peuple devraient le lire comme une petite fable au travers de laquelle apparaît clairement la morale de la nature.

Celui qui a mis au jour ce document précieux est placé malheureusement; il ne peut en distinguer le sens politique, et, s'il vient à le voir, il en sera embarrassé. Il eût fallu un philosophe pour commenter et élucider l'apologue, mais le manuscrit est tombé entre les mains d'un homme d'État intéressé à faire l'innocent. Gardons-nous de parler à M. Étienne Lamy de restaurer la monarchie, car il a été le premier, et il reste le plus éloquent des catholiques républicains. Son introduction esquive tant qu'elle peut la haute leçon des *Mémoires*; au point de vue des intérêts de son parti, M. Lamy ne pouvait rien faire de mieux.

MADEMOISELLE DE COIGNY

Combien elle fut aimable, et surtout combien elle aima, c'est ce qu'il importe de dire avant d'en arriver à son bout de rôle historique.

Anne-Françoise-Aimée Franquetot de Coigny était née à Paris, rue Saint-Nicaise, le 12 octobre 1769. Elle perdit sa mère à l'âge de six ans, et fut élevée, au château de Vigny, « par la maîtresse de son père », une princesse de Rohan-Guéménée. On l'avait mariée, à l'âge de quinze ans, au duc de Fleury d'un mois plus jeune qu'elle.

Elle était fine, vive, cultivée et presque érudite, au point de savoir le latin et de se plaire aux deux antiquités et, comme dans la cantilène, elle

Bel avret cors e bellezour anima,

avait un beau corps et un esprit plus beau. D'ailleurs, « le charme même de son corps était fait de pensée », dit M. Étienne Lamy. Mais ce n'était pas une sainte. Pour ses débuts, elle enleva Lauzun à sa cousine, la marquise de Coigny, à la femme dont Marie-Antoinette disait : — *Je suis la reine de Versailles, mais c'est elle qui est la reine de*

Paris. Cette petite fille ne tarda point à souffrir cruellement des légèretés du beau Lauzun. Elle promena son désespoir jusqu'à Rome, où l'attendait sa première consolation.

Lauzun touchait à la quarantaine : lord Malmesbury n'avait que vingt-quatre ans, et tout l'agrément de son âge. Il plut si bien qu'elle le suivit en Angleterre. Dans le même temps, on la séparait légalement du duc de Fleury, et, sans grande vergogne, plus tard même pour des raisons qui lui font peu d'honneur, elle s'efforçait de maintenir son premier lien avec Lauzun. Mais Lauzun, devenu le général Biron, avait quelques autres soucis, dont le premier était de défendre sa tête.

Malmesbury lassé, ou lasse elle-même de lui, M^{lle} de Coigny était rentrée en France. Elle pouvait passer pour avoir bénéficié de la Révolution, puisqu'elle lui devait son divorce, mais n'en fut pas moins arrêtée et emprisonnée comme tout le monde sous Robespierre. Son séjour à la prison de Saint-Lazare dura du 26 ventôse au 13 vendémiaire 1794.

M. Étienne Lamy prend en pitié le *Grand Dictionnaire Larousse*, qui veut qu'André Chénier ait succédé au duc de Fleury, à Lauzun et à Malmesbury. Je ne reprocherai au savant biographe que la vivacité de sa contestation. Il me semble en effet bien vif de décréter un caractère « misérablement banal » à la rencontre de cette jolie femme et du grand poète. Les hommages qu'elle avait reçus jusque-là, ceux qu'elle reçut par la suite ne valurent peut-être pas *la Jeune Captive*. D'après M. Lamy, Chénier aurait été converti à la plus austère vertu par les crimes

de la Terreur. Il rappelle les cris de rage inspirés à Chénier par la stupide résignation des victimes :

Ici même, en ces parcs où la mort nous fait paitre,
 Où la hache nous tire au sort,
 Beaux poulets sont écrits, maris, amants sont dupes,
 Caquetage, intrigue des sots.
 On y chante, on y joue, on y lève des jupes,
 On y fait chansons et bons mots...

Mais depuis quand les poètes ont-ils perdu le droit de faire leur propre satire? C'est les connaître mal que de les élever au-dessus de leur blâme. Qu'il fût « d'âme tragique », comme l'observe M. Lamy, et qu'il fût des iambes, à certains jours de sa prison, cela le rendait-il incapable de suivre le cours d'une idylle? Les hommes politiques sont peut-être faits de ce bronze : mais *la Jeune Captive* atteste qu'il en est autrement des poètes. André Chénier n'avait changé ni ses dieux, ni sa foi, ni l'autel, ni le rite. La Muse aux yeux serrés, au sombre visage, n'avait pas eu le temps de secouer les roses de l'ancienne couronne, et ses fleurs ne respirent que le tendre amour de la vie selon l'idée que s'en était faite l'Antique :

Pour moi Palès encore a des asiles verts
Les amours des baisers, les muses des concerts :
 Je ne veux pas mourir encore!

Il sied de relire la pièce à la lueur des renseignements biographiques recueillis sur M^{me} de Coigny. Certes, le poète, comme son génie s'y plaisait, a généralisé et sublimé la belle image; une jeune femme en péril lui a rappelé l'agonie injuste de la jeunesse. Il a posé, moins durement, mais avec

force, la question de Lucrece : *Quare mors immatura vagatur?* L'âme de sa composition semble condensée dans une demi-strophe aussi impersonnelle qu'il est possible de le souhaiter :

Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

Malgré tout, et quelque élévation qu'ait gagné la pensée, les traits particuliers de M^{lle} de Coigny ne se sont pas tous évanouis du poème. On peut bien supposer qu'elle s'écria presque mot pour mot :

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort

Aimée de Coigny était philosophe. Si elle avait suivi Aristippe plus que Zénon, sa délicate volupté donnait et recevait d'autres biens que ceux du vulgaire, quoiqu'elle y fût parfaite aussi. « Tant de beauté qu'on lui eût permis d'être sotte, et tant d'esprit qu'on lui eût pardonné d'être laide ! » Ainsi parle M. Lamy. « La grâce », dit Chénier de son côté,

La grâce décorait son front et ses discours.

« Ses discours ». Mais M. Lamy nous apprend que cette sirène tenait aussi d'un autre dieu de la mer, du sage Protée. « Il y avait en elle trop de femmes pour qu'on se défendît contre toutes : qui résistait à l'une cédait à l'autre, voilà le secret de l'empire exercé par elle et par celles qui lui ressemblent. » Chénier avait-il lu M. Étienne Lamy ? Presque aussi amoureux que notre critique,

il a senti autant que lui cet « empire » du charme. Il évoque le poids de la chaîne odorante :

Et comme elles *craindront* de voir finir leurs jours
Ceux qui la passeront près d'elle.

Il ne pouvait mieux confesser quel lâche sommeil menaçaient de lui distiller ces beaux yeux. Signe qu'il y était bien pris.

Incontestablement, M^{lle} de Coigny fait le centre du petit poème, il est trop facile de voir qu'un peu d'amour s'en est mêlé. On ne discute que de savoir comment fut reçu l'amoureux. Plein d'objections, de répugnances, M. Lamy raisonne de Chénier comme d'un rival. Comment croire qu'on ait accordé la moindre faveur à un poète ainsi bâti? « De stature massive, de taille épaisse, « il avait cet aspect de puissance stable qui sied « aux orateurs et aux combattants, mais qui, hors « de l'action, paraît lourdeur. » On était peut-être dans le feu de l'action en 1794. M. Étienne Lamy insiste : les yeux étaient vifs, mais petits ; les boucles de la chevelure avaient été abondantes, mais, à trente-deux ans, le crâne était déjà à nu. « Une « femme de ses amies a dit qu'il était à la fois très « laid et très séduisant. » Mais, ajoute fort sensément le biographe, c'est un mauvais début de séduction que la laideur. Rien de plus juste. On verra plus loin que Garat fit oublier le même défaut par la magie de l'éloquence. Pourquoi M^{lle} de Coigny, si longtemps amoureuse du « petit homme à l'air chafouin », aurait-elle nécessairement dédaigné un poète qui, sans être de beaucoup plus laid que Garat, aurait pu se montrer tout aussi

éloquent? Je ne tiens pas du tout à ce qu'elle ait rendu à Chénier réalité pour poésie et faveur pour hommage... — Pourquoi pas, alors, à Suvée, qui fit son portrait? interrompt vivement M. Étienne Lamy. — En effet, pourquoi pas?... Tout ce que je dis ne tend qu'à noter la faiblesse des raisons mises en avant par M. Lamy. Si l'idée de cette liaison lui déplait, que ne la nie-t-il simplement?

Aimée de Coigny fut simultanément la maîtresse de Lauzun et de Malmesbury. Peut-on tirer un grand avantage contre le bonheur de Chénier de ce que ce fut justement à Saint-Lazare qu'elle fit la rencontre du sieur Mouret de Montrond, lequel ne tarda pas à tenir une place considérable dans la vie de la prisonnière? Montrond avait été écroué le même jour qu'elle et, au lieu de forger des églogues à sa belle amie, il prit le bon parti, qui était de la délivrer. L'homme pratique eut la chance de réussir, environ deux mois avant Thermidor.

Fût-ce reconnaissance, fût-ce admiration pour son sauveur, tout jeune encore et si habile? Il ne suffit pas à M^{lle} de Coigny de se donner, elle travailla du mieux qu'elle put à l'avancer. Elle l'épousa. Cette grande dame de l'ancien régime prenait le nom d'une espèce d'aventurier. Une fois établi dans l'une des premières familles de France, Montrond, comblé, ne put s'empêcher de laisser voir le fond de son caractère, qui était sec et froid. L'union malheureuse dura sept ans, au courant desquels la pauvre femme eut à connaître tous les dégoûts. Mais l'oubli lui revint avec la première espérance; elle divorça de nouveau et recommença.

Son premier mari l'avait ruinée à moitié; Montrond, joueur, avait dévoré la moitié de ce qui restait. Le dernier quart consistait, vers 1802, dans le château et le parc de Mareuil. Ce fut Garat qui les fonda. Mailla Garat, membre du Tribunat, parlait avec l'emphase de son hideux métier. Ainsi donnait-il l'impression d'une âme enthousiaste; son attitude, son langage promettaient d'autres joies que celles de l'intrigue. De plus, Garat n'était pas libre. Il fallait le prendre à M^{me} de Condorcet. Il fallait les obliger à une rupture. M^{lle} de Coigny était née guerrière et ne détestait pas d'unir la rapine à l'amour. Le tribun fut conquis. Il fut même adoré, et c'est lui qui paraît s'être le plus puissamment implanté dans ce cœur d'amante. Huit billets d'une mâle écriture de femme, que détient M. Gabriel Hanotaux, ne laissent aucun doute sur la vivacité du lien de chair qui la tint assujettie durant six années. Ils vécurent ensemble. Trompée, ruinée, un peu battue, la triste esclave, toujours belle, eut bientôt cessé de songer à la liberté et à la nation : que lui faisaient les phrases rondes du marchand de paroles ? C'était à l'homme qu'elle s'attachait de toute son âme. Il en bâillait. « C'est « elle », dit M. Étienne Lamy, « qui s'obstina à le « retenir; quand il fut parti, à le reprendre; « quand il eut disparu, à le pleurer. »

II

UN DERNIER AMI

Que ce deuil suprême ait été porté dans la solitude ou qu'on l'ait éclairci de nouvelles expériences, rien de certain n'est digne d'être retenu jusqu'à l'apparition du marquis de Boisgelin, vers 1811 ou 1812. On peut dire de ce dernier ami, ami parfait, qu'il fut le seul; pour la première fois peut-être dans cette vie, il sut mettre d'accord la passion et l'honneur, l'amour et l'estime. Elle se sentit adorée, mais aussi comprise et chérie, « Mon âme », dit-elle, « réunie à celle d'une noble « créature, se sentait relevée et mise à sa place. « J'étais devancée et soutenue dans une voie où « notre guide était l'honneur. » Langage singulier. Mais il faut patienter un peu. En ce temps-là, Napoléon faisait la campagne de Dresde.

Les amants habitèrent trois mois, en deux fois, au château de Vigny que leur prêta la princesse Charles de Rohan. M^{lle} de Coigny avait passé là son enfance. Elle y revenait, sa vie faite. Un esprit arrivé à ce point d'initiation qui fait apprécier la vie, un cœur mûri par les meurtrissures et les mélancolies de l'épreuve, une

beauté intacte et un charme croissant sonnaient alors, on peut le dire, et sonnaient bien ensemble l'heure parfaite d'un beau jour. On en goûte mieux la profonde lumière sur cette page écrite à la mémoire du dernier séjour à Vigny.

Rien ne me presse, je veux me rappeler les impressions que m'a fait éprouver le séjour à Vigny. C'est le seul endroit où l'on ait conservé mémoire de moi, depuis mon enfance. On voit encore mon nom écrit sur des murs, des êtres vivants parlent de ce que je fus; enfin là je me crois à l'abri de cette fatalité qui semble avoir attaché près de moi un spectre invisible qui rompt à chaque instant les liens qui unissent mon existence avec le passé, et qui efface la trace de mes pas. Je retrouve à Vigny tout ce qui pour moi compose le passé et j'acquiesce la certitude d'avoir été aussi entourée d'intérêt doux dans mon enfance et de quelques espérances dans ma jeunesse. Voilà la chambre de cette amie qui protégea mes premiers jours, je vois la place où je causais avec elle, où je recevais ses leçons. Voilà le rond où je dansais le dimanche, voilà les petits fossés que je trouvais si grands, et le saule que mon père a planté au pied de la tour de sa maîtresse. Hélas! sa maîtresse, à la distance d'une chambre, git là, dans la chapelle, derrière le lit qu'elle a si longtemps occupé et où peut-être elle a rêvé le bonheur! Ah! mon père, lors de ce dernier voyage à Vigny, était vivant, et la douce idée de sentir encore son cœur battre embellissait pour moi un avenir où il n'est plus!

Ces grands arbres, sous lesquels mon enfance s'est écoulée, qui ont reçu sous leur ombre protectrice nos parents, le duc Fleury, un moment après, M. de Montrond, après un espace de dix-huit années, je les revoyais, j'étais sous leur abri! j'habitais cette même chambre verte où les mêmes portraits semblaient jeter sur moi le même regard! Eux seuls n'ont point changé! La belle Montbazou, la connétable de Luynes avaient traversé intacts cet espace de temps nommé *révolution* qui a attaqué, dispersé toutes les nobles races et leur descendance. Les rossignols de Vigny nichent dans les mêmes arbres, les hiboux dans les mêmes tours; moi, j'ai la même chambre, et le vieux Rolland et sa femme le même pavillon.

Quel charme est donc attaché à ce retour sur la vie. Quelle émotion me saisit en montant ces vieux escaliers en vis? Pourquoi la vue de ces meubles vermoulus, de ce billard faussé, de cette grande et triste chambre à coucher fait-elle couler les larmes de mes yeux? O existence! Tu n'attaches que par le passé, et tu n'intéresses que par l'avenir! Le moment présent, transitoire et presque inaperçu, ne vaudra que par les souvenirs dont il sera peut-être un jour l'objet!

Je ne crois pas être dupe de ce langage; mais voilà un accent de sereine tristesse qui donne la mesure de l'intelligence et de la passion qu'enveloppait cette âme et que développa capricieusement une vie rude et inconstante. Le souvenir de l'*intérêt doux* qui avait entouré cette enfance, celui des *espérances* qui avaient suivi la jeunesse accusent une certaine force de sentiment chez M^{lle} de Coigny. Mais, de là jusqu'à sa rencontre avec M. de Boisgelin, elle avait été seule au monde. Nulle foi, aucune espérance que dans le plus ou moins d'adresse et de succès à se suspendre à la chevelure de la fortune.

Elle ne crut à rien du tout, non pas même à l'amour imaginé comme un droit ou comme un devoir. Il était cependant le seul bien qu'elle désirât. Elle avait la religion de Chénier ou des libertins du grand siècle, plutôt que des vertueux radoteurs du sien. Lucrèce, Démocrite en avaient arrêté le dogme. Cette religion ne conteste pas la bonté des fruits de la vie, mais elle reconnaît qu'ils sont rares et courts. *Brevis hic est fructus hominibus*, pouvait-elle dire avec son poète: « Le ciel lui paraissait plus vide encore que la terre », ajoute le biographe, « et Dieu fut absent de sa mort comme de sa vie ». Ses désespoirs, ses rêves, ses

amours furent donc des parties dans lesquelles elle était engagée, sans réserve : et elle risquait son tout là même où les croyants, fussent-ils des pécheurs, n'aventurent qu'une fraction de leur destinée, cette terre. Au delà rien. Nul avenir. La retraite coupée ; la consolation impossible. C'est ce qui donne à la rapide élégie de sa vie et de ses amours une intensité d'intérêt et d'émotion particulière. Si elle semble, par le langage et le style, l'élève négligente de Chateaubriand, de M^{me} de Staël et de Rousseau, elle diffère de ces chrétiens spiritualistes, toujours tournés aux compensations d'outre-tombe, par la frénésie, la nudité, la pureté de son sentiment, même impur. — O monde, ô vie, ô songe, chantent ses soupirs, ô amour ! me voici tout entière. Si vous ne me rendez rien de ce que je donne, je demeure vide à jamais.

Telle quelle, je la préfère aux dames protestantes dans le goût de M^{me} Sand. Ce doit être le sentiment de M. Étienne Lamy qui, par contenance, s'en cache. Mais il nous conte une triste histoire. A l'entendre, les trois ou quatre dernières années d' Aimée de Coigny auraient été sombres. Moins heureuse qu'Hélène et que Ninon, elle aurait survécu à son charme quelques saisons. M. de Boisgelin se serait détourné non de l'amie, mais de l'amante qui lui avait dédié sa dernière fleur. Le souci de mieux tenir sa place à la cour, des remords, des scrupules religieux seraient nés, au cœur de ce preux chevalier en même temps que la première ride de sa maîtresse. Le biographe s'avance un peu en opinant que dès lors M^{lle} de Coigny commença d'être malheureuse.

Cessa-t-elle d'aimer? de voir celui qu'elle aimait? ou de le lui dire?

M. Lamy a remarqué l'inflexion vraiment tendre de ce Mémoire politique, où « les caresses des « mots » ne peuvent se cacher à la première ligne. « Dans un espace de près de trente années », dit-elle, « je ne mets de prix à me rappeler avec « détail que les trois ou quatre dont les événe-
« ments se sont trouvés en accord avec les vœux
« que M. de Boisgelin et moi nous formions pour
« notre pays. » La phrase entortillée se traduit d'au moins deux façons. L'amitié qui survécut à un noble amour en garda ce ton d'équivoque. Un souvenir était entre eux, cette Restauration du trône et de l'autel, qui dut sanctifier aux yeux du dévot pénitent ce que ses souvenirs lui peignaient de trop illicite, tandis qu' Aimée devait se complaire secrètement à la belle ordonnance de son dernier amour : il avait commencé par toutes les folies convenables entre deux esprits qui se plaisent; à son déclin, il se parait de l'incomparable service rendu ensemble à la plus grande des réalités naturelles, la déesse de la Patrie.

III

UN THÉORICIEN DE LA MONARCHIE

M. Étienne Lamy simplifie beaucoup : pour lui, notre jeune captive — d'avant et d'après ses prisons — s'était toujours liée presque sans le savoir aux sentiments politiques de ceux qu'elle aimait. Elle portait la couleur de ses favoris. Libérale et constitutionnelle avec ce Lauzun qui finit par servir la Révolution, elle devint aristocrate avec lord Malmesbury, *ralliée* avec M. de Montrond, frondeuse avec Mailla Garat : le commerce de Boisgelin suffirait donc à l'incliner à la monarchie légitime.

M. Lamy a tort de passer si vite. Est-il sûr que chacun des ralliements divers exécutés par M^{lle} de Coigny ne fut point précédé d'une lutte piquante, légère, mais approfondie, comme celle dont les *Mémoires* nous donnent idée et qui est fort intéressante ? Aimée ne dut se rendre sans combat ni aux vues de Lauzun, ni aux arguments de Malmesbury, ni aux discours de Mailla Garat. Elle dut accorder tour à tour à chacun le plaisir délicat de la vaincre et de la fixer pour quelque temps dans le voisinage de sa pensée. Celui d'entre

eux qui aurait dédaigné ce plaisir eût été un esprit bien superficiel.

Les doutes, les questions d'une intelligence de femme, si elle est cultivée et forte, reflètent merveilleusement les principaux obstacles qu'il reste à surmonter pour une idée nouvelle. J'oserai soutenir contre une opinion satirique que les vraies femmes incarnent à merveille le sens commun, si l'on entend bien par ce mot une synthèse, et la plus fine, de ces idées reçues qui constituent la masse profonde d'un esprit public. Le philosophe ou l'agitateur qui se propose d'émouvoir et de déplacer exactement cet esprit ne connaîtra exactement les positions et les forces de l'adversaire qu'auprès d'une femme informée, curieuse et, comme elles aiment à se dire, sans parti pris.

A ce point de vue, le dialogue de Bruno de Boisgelin, qui veut faire la monarchie, avec son amie qui s'en moque, mais qui est fort intéressée par tout ce que pense Bruno, forme une page d'un grand sens. M^{lle} de Coigny y révèle son goût solide, modéré et sûr. Elle voit tout d'abord, très nettement, ce qui est prochain. Il faut que son ami la pousse, et même qu'il la presse un peu, pour qu'elle s'élève au-dessus de ces prétendues solutions « pratiques » qui, de tout temps, passèrent pour les plus vraisemblables, mais qui manquent toujours dans le jeu concret de l'histoire, précisément parce qu'elles sont toutes contiguës au système en voie de crouler. Ces grands esprits pratiques oublient toujours de calculer la *réaction* !

En 1812, l'idée de la chute de l'Empereur avait rang de chimère. Pourtant les analyses de

M. de Boisgelin furent si précises, et si claires, que son amie n'y put tenir.

— Eh bien, lui dit-elle, il ne faut plus le garder pour maître ; renonçons à lui et même à l'Empire.

— Retournons en royaume, poursuit Boisgelin, fier de l'avantage.

Mais l'idée d'une royauté paraît extrêmement surannée à la jeune femme

— Qu'à cela ne tienne ! Je veux, dit Boisgelin, quelque chose de savamment combiné, de fort, de neuf : « en conséquence, j'opine pour rétablir la France en royaume et pour appeler Monsieur, frère du feu roi Louis XVI, sur le trône ».

M^{lle} de Coigny considéra cette opinion tantôt comme une ingénieuse plaisanterie, tantôt comme un « sophisme insoutenable ». Boisgelin tenait bon. Il développait sa théorie de la France nouvelle, théorie trop constitutionnelle pour notre goût, et trop parlementaire. Mais elle avait des parties justes, elle impliquait la Monarchie.

Quand on n'a point de troupes à insurger, ni de bandes populaires à diriger, la théorie demeure le meilleur mode de l'action : elle en étudie le terrain. Bruno de Boisgelin s'appliquait donc à théoriser fermement pour endoctriner sa maîtresse et la mieux préparer aux surprises de l'avenir. Sans aucun doute, ces leçons risquaient de ne servir à rien. Comme tout ce qui est d'avenir, elles ne pouvaient être utiles que moyennant une *occasion*, c'est-à-dire par aventure, conjoncture et *combina-zione* : mot admirable que les Français traduisent mal. Toute la politique se réduit à cet art de guetter

la *combinazione*, l'heureux hasard, de ne point cesser d'épier un événement comme s'il était là, l'esprit tendu, le cœur alerte, la main libre et presque en action. Celui qui guette de la sorte ne dédaigne rien. Il sait que, de ce point de vue, les hommes et les choses n'ont que valeur de position : le propre des orages est justement de renverser la position et, par conséquent, de renouveler les valeurs. La plus petite force, le plus maigre concours peut par *combinazione*, et d'un léger coup de fortune, être affecté soudain d'une puissance inattendue, et qui décidera de tout.

— Aucun Empire n'est possible. Eh ! bien, dit Aimée, puisqu'il faut unir la liberté et l'ordre...

— Arrêtez, dit Bruno, pas de République, pas de président, pas de Congrès ! Ces institutions ne valent rien pour la situation de la France.

— Et Napoléon II ? Une régence ?...

Bruno démontre l'impossible. Elle songe à celui qui devait être Louis-Philippe.

— Peut-être ces considérations-là, lui dis-je, pourront-elles décider à appeler M. le duc d'Orléans !

Quand une fois j'eus dit ces paroles, étonnée du chemin que j'avais fait, j'ajoutai :

— Eh bien, trouvez-vous que je vous cède assez. Êtes-vous content ?

— Non, certes, me dit-il, vous embrouillez toutes les questions et vous faites de la révolution. Vous prenez un Roi électif dans la famille des rois légitimes et vous introduisez la turbulence dans ce qui est destiné à établir le repos.

Boisgelin s'empresse de démontrer que le candidat de sa maîtresse serait dans une position bien fautive. Mais son amie insiste. Elle a le préjugé de la

France moderne. Son cœur est révolutionnaire. Le mot de royauté légitime l'effraie. Elle voit venir les ultras. Voilà pourquoi le nom de « monsieur le duc d'Orléans », avec qui elle a d'ailleurs été élevée, revient dans la conversation.

— Mon Dieu ! me dit M. de Boisgelin, que vous raisonnez mal !

Et, très bon royaliste, encore qu'un peu teinté des nuances du libéralisme à l'anglaise, Bruno développe quelle politique *imposeraient* les nécessités entrevues.

Ce que vous dites aurait quelque apparence si, dans un moment de repentir et d'élan, le peuple français en larmes se prosternait aux pieds du roi bourbon pour lui rendre la couronne en se mettant à sa merci. Je ne répondrais point alors de la cruauté de sa vengeance, parce que je ne me fais garant ni de sa générosité ni de sa force. Mais je ne parle que d'une combinaison d'idées dans laquelle la légitimité entrerait comme le gage du repos public, qui mettrait le peuple à l'abri des mouvements que cause l'ambition de parvenir à la suprême puissance, et d'une forme de gouvernement dans laquelle le trône ayant une place attitrée, légale et précise, se trouverait partie nécessaire du tout, mais serait loin d'être le tout.

Sur ce trône, au lieu d'un soldat turbulent ou d'un homme de mérite aux pieds duquel — comme vous l'avez bien observé — notre nation, idolâtre des qualités personnelles, se prosternerait, je demande, dis-je, qu'on y place le gros Monsieur, puis M. le comte d'Artois, ensuite ses enfants et tous ceux de sa race, par rang de primogéniture : attendu que je ne connais rien qui prête moins à l'enthousiasme et qui ressemble plus à l'ordre numérique que l'ordre de naissance, et conserve davantage le respect pour les lois, que l'amour pour le monarque finit toujours par ébranler.

Cette observation assez fine est suivie d'une vue plus fine. Boisgelin, parlant en philosophe poli-

tique, vient à dire que, somme toute, la royauté légitime, qui est le plus personnel de tous les gouvernements, est aussi celui qui se ressent le moins des défauts de la personne du roi. « Je m'inquiète peu, « comme vous le voyez, de l'union qu'il pourrait y « avoir entre ses bons sentiments et ses mauvaises « actions. »

Tout autre prétendant que Louis XVIII devient en conséquence un usurpateur aux beaux yeux de M^{lle} de Coigny :

« — Vous avez raison : ou Bonaparte ou le frère « de Louis XVI. Eh bien, vive le Roi, puisque vous « le voulez. Mon Dieu, que ce premier cri va éton- « ner ! On dit qu'il n'y a que le premier pas qui « coûte : le premier mot à dire sur ce texte-là est « bien autrement difficile... Allons, vive le Roi ! »

IV

LA THÉORIE EST PRATIQUÉE

Ici, la grande page, la page qu'il faut lire et méditer, parce qu'elle dégagera les esprits empêtrés d'histoire métaphysique, quant à ce que nous avons nommé tout à l'heure la génération des événements. Cette page révèle que le mot *impossible*, qui jadis n'était pas français, est du moins celui qu'il faut se garder d'introduire arbitrairement dans les calculs de politique à venir. Le réalisme ne consiste pas à former ses idées du salut public sur la pâle supputation de chances constamment déjouées, décomposées et démenties, mais à préparer énergiquement, par tous les moyens successifs qui se présentent, ce que l'on considère comme bon, comme utile, comme nécessaire au pays. Nous ignorons profondément quels moyens se présenteront. Mais il dépend de nous d'être fixés sur notre but, de manière à saisir sans hésiter ce qui nous rapproche de lui.

Oui, l'on était en 1812, et ni rien ni personne ne pouvait faire qu'on n'y fût point. Voilà ce qui était *donné* aux conspirateurs : une multitude de forces surhumaines en travail. Et, sur l'essence, sur

le *quantum* de ces forces, résultante de tous les siècles de l'histoire, on ne pouvait rien. Mais on pouvait prévoir que leur rencontre déterminerait une crise. Laquelle? A quel moment? Au profit de qui? Contre qui? Là revenait l'incertitude. Là donc l'effort humain pourrait s'exercer avec foi. Un effort très simple, appliqué à la juste place où des énergies presque égales se contrarieraient, pourrait développer des conséquences infinies. Napoléon régnant, les armées impériales couvrant l'Europe, un homme obscur conversait avec sa maîtresse. Il venait de la rallier à la cause qu'il croyait juste. Elle venait de répéter : « Vive le Roi ! »

M. de Boisgelin, enchanté de ce cri, avait l'air rayonnant. Je lui ris au nez, en *songeant au temps qu'il lui avait fallu pour acquérir à son parti une seule personne*, pauvre femme isolée, ayant rompu les liens qui l'attachaient à l'ancienne bonne compagnie, n'en ayant jamais voulu former d'autres, et étant restée seule au monde ou à peu près.

— Vous avez fait là, lui dis-je, une belle conquête de parti. C'est comme si vous aviez passé une saison à attaquer par ruses et enfin pris d'assaut un château-fort, abandonné au milieu d'un désert.

— Je ne suis point de cet avis, me répondit M. de Boisgelin, ce fort-là nous sera utile ; j'en nomme M. de Talleyrand commandant, et je suis bien trompé, si, l'ennemi commun succombant par sa propre folie, le pays ne peut se sauver par la sagesse de M. de Talleyrand.

M^{lle} de Coigny connaissait Talleyrand !

Ce petit détail était de ceux qui intervertissent les rapports des choses humaines. En politique plus encore que dans les autres ordres de la nature, la proportion est faible entre un effet produit et ses causes immédiates. Tout y

est concours, conjonction, brusque mise en rapport de *réactifs* d'une imprévisible énergie. Assurément, le compte fatal se retrouve après coup, quand on fait le dénombrement de toutes les causes en jeu. Mais, à l'heure d'agir, on les ignorait. Elles s'ignoraient elles-mêmes ou ne savaient pas leur valeur. M^{lle} de Coigny ne se doutait absolument pas de sa force, qui résultait du fait qu'elle voyait M. de Talleyrand chaque jour. Mais le théoricien avait fait un calcul exact fondé sur une vue juste : l'ancien évêque d'Autun devait tenir un jour la clef de la situation.

M^{lle} de Coigny eut à recommencer, avec plus de finesse, auprès de Talleyrand, la campagne brillante qu'avait menée contre elle-même Bruno de Boisgelin. Une année se passa. Les événements, à leur ordinaire et selon le cours inégal qui leur est propre, se précipitaient ou dormaient. La retraite de Russie étonna un instant et fut oubliée, car on l'oublia ! Pour se distraire ou nous faire prendre patience, Aimée de Coigny donne des croquis faits à coups de griffe (le mot est de M. Lamy) d'après l'entourage mâle et femelle du Monk ou du Warwick futur. Elle se moque des rêveurs de constitutions. « Vouloir faire une bonne chose toute seule et sans précédent, c'est *rêver le bien et faire le mal* », dit-elle en une phrase qui ne saurait manquer de plaire à l'auteur de *l'Étape*. Elle juge entre-temps l'éloquence des bulletins de la Grande Armée : un « jargon moitié soldatesque et moitié rhéteur qu'on appelait *son style* ». Un peu plus tard, sont appréciées avec dureté, mais justesse, les coûteuses merveilles de 1814 :

Je ne me charge pas de rappeler les trois mois de la campagne la plus savante de Bonaparte. Cette partie fatale dont la France était l'enjeu fut admirablement bien jouée par l'empereur, et si tous les habitants, les citoyens doivent le regarder comme leur destructeur, pas un militaire, dit-on, n'a le droit de le critiquer. Comme athlète, il est tombé de bonne grâce ; son honneur de soldat est à couvert, sa vie comme homme a été conservée ; *il n'y a eu que notre pays et nous de perdus*. On n'a donc aucun reproche à lui faire, tels sont les raisonnements de certaines gens.

— Il y a longtemps que vous n'avez été voir M. de Talleyrand, dit un jour Boisgelin à l'intelligente disciple.

Elle fit trois ou quatre visites coup sur coup. Et, cette fois, elle endoctrina sans biaiser. Le vieux catéchumène la fit passer par la filière qu'elle avait parcourue : Napoléon II, le duc d'Orléans...

— Pourquoi pas le frère de Louis XVI ? dit-elle enfin.

Il ne donnait pas de réponse. C'est que Talleyrand eût mieux aimé attendre la Restauration et se donner le mérite de l'avoir faite. Mais l'agile bon sens de cette Française n'admettait pas que l'histoire se fit toute seule. « Comme l'événement que je voulais avait besoin d'être fait, *et qu'il ne serait point arrivé naturellement*, la nonchalance de M. de Talleyrand m'était insupportable. »

Enfin, le mot décisif fut prononcé :

— *Madame de Coigny, je veux bien du Roi, moi, mais...*

Elle ne le laissa point achever, *mais* elle lui sauta au cou. L'ex-évêque ne stipula rien, que sa propre sûreté, ce qui fut accordé sans peine, et, bientôt, dans la vacance du pouvoir, qui ne tarda

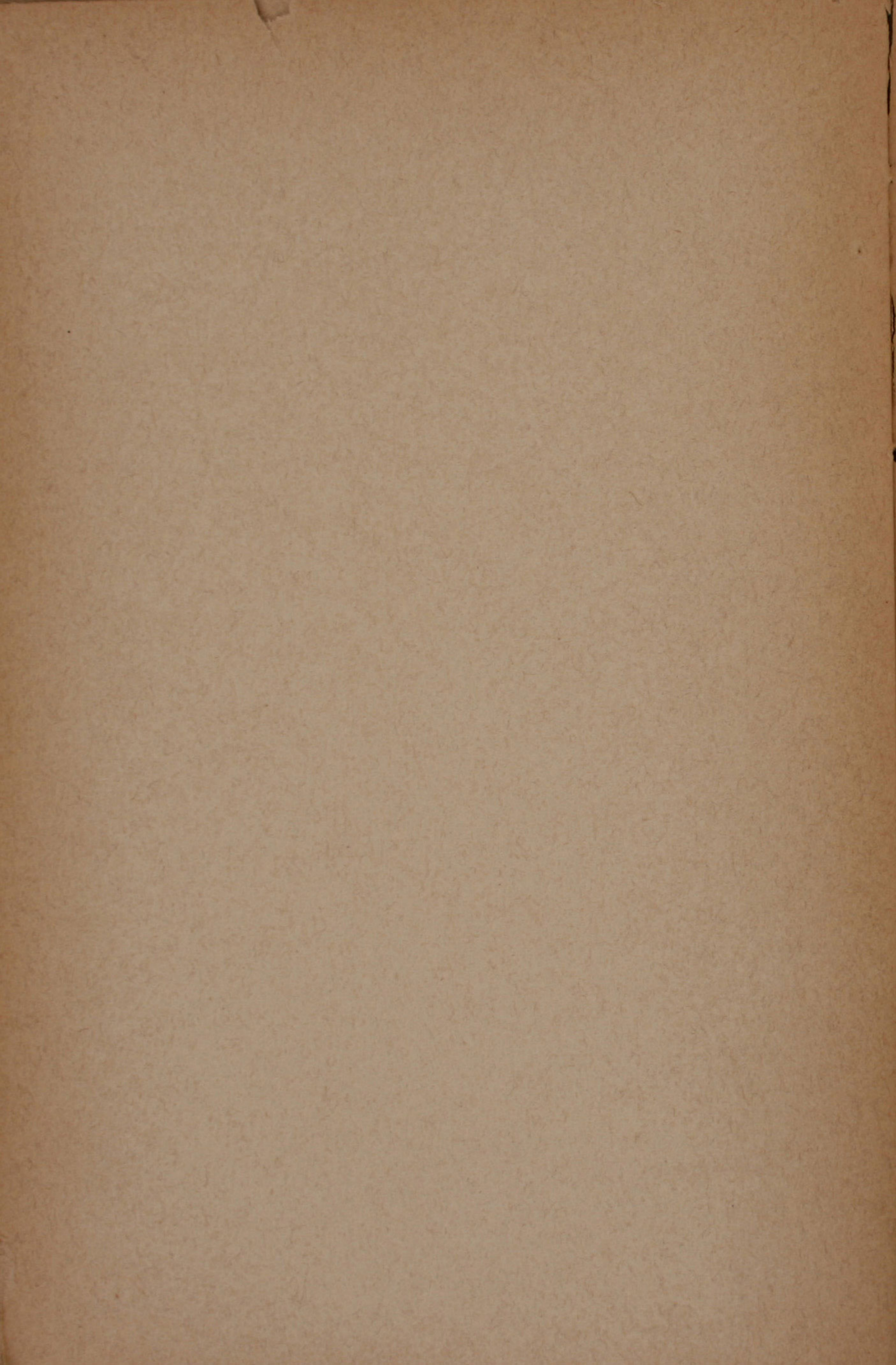
point, M. de Talleyrand osa, risqua et réussit.

On me demandera si Talleyrand n'eût pas conçu, de toute façon, la même entreprise : un tel projet n'était-il pas alors dans l'air du temps, dans la force des choses ? Je n'aime pas beaucoup l'air du temps, je ne sais pas bien ce que c'est que la force des choses. Aimée de Coigny a raison, les événements n'arrivent point naturellement. Il faut quelqu'un pour leur donner figure humaine, tour utile et heureux. Dégageons nos esprits de ce fatalisme mystique. En 1814, plusieurs solutions se montraient. Si la meilleure prévalut, c'est en majeure partie par un effet de l'adresse de Talleyrand. Mais rien ne prouve que Talleyrand s'y fût employé sans les instances et les assurances précieuses dont il était l'objet de la part de M^{lle} de Coigny et du marquis de Boisgelin, celui-ci expressément accrédité par le Roi.

Les vieux routiers de la politique excellent à exécuter un projet. Ils en ont rarement le premier éclair. Habités à chercher le moyen le plus commode, il leur arrive de rechercher aussi (ce qui est tout différent) le but le plus voisin, au lieu du but utile. En rappelant à Talleyrand les hautes doctrines qu'elle tenait de son ami, la jeune femme lui signala un ouvrage enfin digne de son talent. Elle lui apporta ce que l'on nomme ordinairement une bonne idée, et qui n'est point si méprisabile.

Il est permis de préférer à l'amusant détail de cette intrigue de château et de salon, la poétique aventure de Jeanned'Arc. Ainsi notre xv^e siècle apparaît-il supérieur au xix^e. Mais, à peu près comme chevauchées de la Pucelle, les allées et venues de M^{lle} de Coigny laissent voir le jeu naturel de l'histoire du monde. Il ne s'agit pas d'être en nombre, mais de choisir un poste d'où attendre les occasions de créer le nombre et le fait. La chétive bergère souleva par le centre même, qu'elle avait discerné avec infiniment de sagesse et de tact, la force immense de la mysticité de son siècle. La grande dame déclassée toucha au point sensible les intérêts du premier politique contemporain. Ces passions et ces intérêts, une fois qu'ils sont mis en branle, se recrutent eux-mêmes leurs auxiliaires : courtiers, sergents et partisans. Les foules, les événements en sont, pour ainsi dire, aimantés et polarisés. Dans l'écoulement infini des circonstances sublunaires, un être seul, mais bien muni et bien placé, si, par exemple, il a pour lui la raison, peut ainsi réussir à en dominer des millions d'autres et décider de leur destin. L'audace, l'énergie, la science et l'esprit d'entreprise, ce que l'homme enfin a de propre comptera donc toujours. Un moment vient toujours où le problème du

succès est une question de lumières et se réduit à rechercher ce que nos Anciens appelaient *junctiona rerum*, le joint où fléchit l'ossature, qui partout ailleurs est rigide, la place où le ressort de l'action va jouer.



Appendice I



Appendice I

Le premier numéro de *Minerva* avait publié la pièce suivante, sans nom d'auteur :

INVOCATION A MINERVE

L'homme, et non l'homme qu
s'appelle Callias.

ARISTOTE.

I

Déesse athénienne, invoquée sous le nom romain, rassure-toi sur le sens de notre cortège; ne fais aucune erreur sur nos intentions, Minerva. Prends garde, Jeune fille, de ne pas nous confondre avec ces savants oublieux qui, t'ayant gravée au frontispice de leur volume, n'ont pas pu se défendre de rider ton front délicat. Les pauvres gens te voulaient faire à leur image : puisses-tu nous former, au contraire, sur ta beauté.

O Minerve, nous ne sommes pas des archéologues et, bien que plusieurs d'entre nous soient versés dans le doux mystère de ta fable, ce n'est pas la mythologie, ni l'épigraphie, ni aucune science particulière qui les a conduits dans nos rangs. N'alléguons même pas cette profession de poète ou de sage qui appartient également à certains. Des hommes, des hommes mortels, voilà leurs titres auprès de toi! Mais ils s'avancent, ennemis

des prétentions, des ambages vains : simples, usant des mots qui sont entendus de chacun, celui-ci grave, un autre plus riant ou plus familier, tous des fruits à la main, la tête ceinte de couronnes, mus par une raison aussi générale que toi.

Des hommes, ô Minerve ! des hommes conscients, autant que soucieux, de ce qui leur manque, dévorés du sacré désir. Que d'autres, moins pieux ou moins réfléchis, t'aient donné pour prison une case de leur pensée, qu'ils t'enferment en un point du temps, ou dans un lieu du monde ! Entends mieux nos propos : c'est la vie, la vie tout entière et non un fragment de la vie, toute science, et non telle science unique, tout art, toute morale, toute rêverie, tout amour qui sont exposés devant toi. Il faut que tu nous marques la cadence de l'univers.

II

Ton histoire, déesse, commence beaucoup plus tôt qu'on ne l'a écrit, elle se prolonge au-delà des temps qui lui sont assignés.

De tous les animaux qui étaient épars sur la terre, tu vis que l'homme était, sans comparaison, le plus triste, et tu choisis ce mécontent pour en faire ton préféré. Déesse, tu rendis sa mélancolie inventive ; il languissait, tu l'instruisis à changer le visage de ce monde qui lui déplait. Une bonne nourrice sait endormir ainsi la plainte du petit enfant.

Ainsi tu fis des pauvres hommes. Que de jouets précieux tu nous as fait descendre de la tête de Jupiter ! Les poètes n'ont oublié ni le feu de ton Prométhée, ni l'olive athénienne, ni les ruses de guerre suggérées aux héros, ni ta flûte qui accompagna les chanteurs. Mais il faut te rendre une justice plus complète. La charrue, le vaisseau, le double pressoir, la navette, les murailles des villes et celles du toit familial, le pavé des chemins,

les conduites de l'eau, les métaux devenus dociles, il n'y a rien du matériel primitif que le genre humain ne t'ait dû.

Ce que la tradition te refuse, ou ce qu'elle attribue à d'autres inventeurs, la réflexion qui se ressaisit te le rend. Mais elle fait bien voir que nos derniers trésors sont également ton bienfait. Qu'il s'agisse de détruire ou d'édifier, l'ingéniosité, l'audace, la patience, l'heureux concept, cela est tien. Ce qu'on nomme progrès n'est que la conséquence d'impulsions que tu nous donnes. S'il est assuré que l'invention du labour ou cette idée de se confier aux forces des eaux ont mérité sans doute une admiration plus profonde que l'appareil de la télégraphie sans fil, celle-ci n'est point méprisable, j'y reconnais tes mains sublimes, ma déesse. La découverte occupe, elle exerce, elle amuse et, si le succès la couronne, elle rendra aux hommes des services inattendus. Fidèle compagne d'Ulysse, ô trois fois chère au genre humain, sois bénie de ta compassion ! Un impie seul te refusera son tribut.

Cet impie, ce doit être un esclave de sa paresse ! Il ne te connaît pas. Il ne sait pas le vol suave des moments de la vie qui s'écoulent sous ton autel : leur nombre est infini ; cependant, ils se meuvent ! Les abîmes qu'ouvre le Temps se laissent franchir. L'œuvre a beau varier, ton ouvrier participe des durées éternelles. Son effort, tant il est facile, est une grâce, et son plaisir, tant il est noble, une vertu. Content de soi ou, pour mieux dire, tout à fait oublieux de soi, l'homme que tu distrais se livre aux Heures éphémères sans en éprouver l'aiguillon.

III

En un seul cas, Minerve, on pourra se plaindre de toi. C'est quand il nous arrive d'arrêter le travail et de considérer la seconde nature que tu nous permis de créer. O Chaos ! O père des monstres ! Car il se trouve que

cette œuvre est effroyablement touffue et dense, comme si la forêt première eût, à peine éclaircie, donné le jour à de nouveaux peuples de ronces moins faciles à pénétrer. Que de fer! Que de feu! Que d'engins variés et que de complexes organes! Que d'opérations presque inouïes, surajoutées! Que de connaissances disparates amoncelées! Supputez les terres nouvelles, les nations sorties de la nuit, les profondeurs du ciel ouvertes, l'imperceptible appréhendé. L'homme, qui inventait afin de s'asservir le monde, est troublé maintenant par les serviteurs nés de lui. Il en est à se demander ce qu'il fait au milieu de ces biens dont il perd le compte. O déesse, voilà l'inquiétude moderne. L'état de nos esprits égale l'état de nos cœurs. L'industrie, et la civilisation les ont compliqués.

Un pareil mal, Minerve, rien ne nous permet de conjecturer que tu l'ignoras. N'as-tu pas assisté à la naissance des civilisations de l'Asie? Elles étaient tes filles, et tu connus leur tumultueuse fureur. Tu vis bâtir les villes des ingénieux Mycéniens. Tu connus Tyr, Sydon, l'Égypte, l'Assyrie lointaine, les empires plus éloignés sur les deux bords du fleuve Indus. Athéna, Athéna, dis-nous ce que dit ta sagesse quand, d'entre ces barbares attentifs à tous tes conseils, de la plus belle époque de ces barbaries avancées, tu fis paraître en Grèce quelque chose de différent et de meilleur.

Tes Grecs athéniens étaient les plus intelligents et les plus sensibles des hommes. Ils virent donc beaucoup plus vite les maux attachés à tout bien, et le génie leur parut un don plus cruel. Tu les vis les premiers sourire de la vanité des passe-temps que tu fournissais et de la monotonie de la succession. Ni le plaisir de faire une œuvre, ni la joie de la posséder, ni l'ivresse d'en imaginer de nouvelles ne compose un état qui soit satisfaisant. Ouvriers, artisans, législateurs, sages ou poètes, et je dirai même amoureuses et courtisanes, ce peuple magnanime ne fut point ta dupe longtemps. Il riait de ta peine comme Apollon ton frère peut

rire des mauvais chanteurs. En réalité, sa tristesse, dorée d'une courte espérance, n'avait fait que grandir. Elle ressemblait à la nôtre, de notre temps : débordés comme nous, quoique autrement que nous par les créatures de leur génie, ils en étaient au point où nous parviendrons quand nous aurons un peu grandi au-dessus de nous-mêmes. Tu les vis, Athénienne, et ton cœur tendre se rouvrit ; mais ton nouveau présent passa de beaucoup le premier.

IV

On ne l'a pas nommé encore. Je ne peux appeler un nom ces désignations flottantes, riches en équivoques, passibles d'objections de la part de tes adversaires. Tantôt l'on dit Sagesse, tantôt Mesure, ou Perfection, ou Beauté, et peut-être Goût. D'autres préfèrent Rythme, Harmonie. Et d'autres, Raison. N'est-ce pas aussi la Pudeur ? N'est-ce pas le flambeau des Compositions éternelles ? La victorieuse du Nombre, la claire et douce Qualité ? On l'a figurée comme un Lien mystérieux autour d'une gerbe, comme le Frein mis à la bouche de célestes chevaux, comme la Ligne pure cernant quelque noble effigie, comme un Ordre vivant qui distribue avec convenance chaque partie : ô mélancoliques images, imparfaite allusion à la splendeur qui n'est qu'en toi ! J'arrive après les autres pour tenter de la définir. Mais j'aime mieux te dire, ô déesse, ce que j'en sais. Qui la trouve, trouve la paix en même temps. Il s'arrête, sachant que l'au-delà ni l'en-deçà n'enferment rien qu'il ne possède. L'homme vulgaire pense : celui-ci pense *bien*. Les Grecs nous semblent aujourd'hui avoir trop abusé de cette fine particule qu'ils ont reçue de toi. Dis, la comprenons-nous ? Savons-nous ce que c'est que bien être, bien vivre, bien mourir, bien penser ? Sentie d'abord exactement, puis négligée, puis méconnue, la leçon de Minerve n'a cependant jamais été oubliée tout

à fait : nos pires déchéances se souviennent qu'il est des règles, des figures, des lois suivant lesquelles s'entrevoit le bonheur et se peut fixer la beauté.

Comme un navire qui descend sous le pli de la vague est trop bien construit pour sombrer : ta Civilisation, celle que l'on désigne entre toutes les autres quand on veut nommer l'excellente, ne s'est jamais perdue, quoiqu'on l'ait perdue quelquefois. On dit que l'homme crée un règne nouveau dans le monde : l'homme classique constitue un règne dans le règne humain. Il s'étend sur le meilleur de l'œuvre romaine et française. L'Église a mis ton nom, Minerva, sur plus d'un autel ; en Italie, en Thrace, tu triomphes près de sa croix. Des coins de France gardent, eux aussi, ton vocable. La douceur de notre langage, la politesse de nos mœurs, le raffinement des arts de l'amour ne seraient point nés sans Minerve. Ton influence agit de tout temps. Si elle a pu faiblir au cours d'un seul siècle, il en a souffert. Plus il se compliquait, plus il eût été sage de s'adresser à toi, tant pour mettre en bon ordre des notions qui l'enrichissaient que pour distribuer le flot d'une humeur vagabonde.

Le siècle nouveau-né comprendra que l'heure le presse. Un degré de malaise permet le traitement ; un autre n'admet que la mort. Déesse, vois nos bras et nos mains que chargent les œuvres. Ecoute quels démons nous soufflent la vie. Le plus lâche refuse de se retirer sans combattre. Ah ! nous ne sommes pas une race de suicides. L'activité circule dans les veines de notre peuple, aucun effort ne nous coûtera pour guérir. De tous les lieux, de tous les âges, immortelle, pourquoi refuserais-tu ton conseil ? Fille de la nature et supérieure à ta mère, ainsi tire de notre sol des générations meilleures que lui.

Nous relisons tous tes poètes. Ronsard, Racine, La Fontaine, Molière ont reparu à nos chevets. Comme nous reprenons le chemin de Versailles ! Sans dédaigner les jeunes merveilles du gothique, nous rendons à

la colonnade unique, à celle du Louvre, son rang. Notre Poussin commence d'être relevé de l'oubli. Lorsque nous parlons du grand siècle, nous ne pourrions plus ajouter comme Michelet autrefois : « c'est le xviii^e siècle », et, bien que nous n'ayons rejeté aucune vraie gloire, nous savons quelle est la plus belle. Le sentiment de nos destinées nous est revenu. Cependant il est vrai que le cœur chaud est resté sombre ; les mains sont maladroites et les têtes appesanties. Il dépendrait de toi de récompenser tant de vœux ! N'a-t-on pas dit que ton image, taillée en un marbre très pur, vient de réparaître au soleil d'une vieille ville ? C'était à la fin du premier mois de l'année nouvelle. Cette statue te représente long voilée, tenant une pique, armée du bouclier où s'enlacent les hydres. Une découverte semblable annonça pour l'Italie la première des renaissances ; mais, comme ce n'était qu'un portrait de Cypris, quelque chose manque à la Renaissance italienne. Déesse amie de l'homme, ton charme seul peut nous introduire au divin !

Appendice II

Appendice II

FORMULES POLITIQUES ET MORALES D'AUGUSTE COMTE

L'esquisse général de la philosophie positive n'a pas permis de développer le détail de certaines idées politiques et morales, qui ont beaucoup contribué, ces dernières années, à l'influence et au succès croissant d'Auguste Comte. Il me paraît utile de détacher un certain nombre de passages qui déterminent assez bien le caractère de sa doctrine sur quelques points controversés.

1^o LE POSITIVISME DANS SON RAPPORT AVEC LES CATHOLIQUES ET LES PROTESTANTS

« Je dois spécialement approuver, et même encourager, le projet de publication que vous me soumettez, et qui, s'il est bien exécuté, pourra beaucoup seconder notre propagande. *Peut-être, au lieu du mot « Anarchy », vaudrait-il mieux, dans votre triple titre, mettre « Protestantism »*, surtout en vue de votre milieu, mais sans altérer l'équivalence radicale des deux termes. Le moment est venu de réaliser le vœu que je formais en 1841, dans une note de ma *Philosophie positive* (t. V, p. 327), de concentrer les discussions philosophiques et sociales entre les catholiques et les positivistes, en écartant, d'un commun accord, tous les métaphysiciens

ou négativistes (protestants, déistes et sceptiques), comme radicalement incapables de coopérer à la construction qui doit distinguer le XIX^e siècle du XVIII^e. Il faut maintenant presser tous ceux qui croient en Dieu de revenir au catholicisme, au nom de la raison et de la morale; tandis que, au même titre, tous ceux qui n'y croient pas doivent devenir positivistes.

« Quoiqu'on ne puisse pas espérer que cette netteté de situation se réalise dans le milieu britannique ou germanique, nous devons pourtant faire toujours sentir combien le protestantisme, sous tous ses modes, est contraire au siècle de la construction. Si, comme je l'espère, la France se débarrasse du budget ecclésiastique, il sera bientôt facile de combiner les catholiques avec les positivistes contre les négativistes quelconques. » (Lettre à John Metcalf, 1856.)

2^o LA VÉNÉRATION

« Si l'état révolutionnaire consiste chez les praticiens, en ce que tout le monde prétend commander, tandis que personne ne veut obéir, il prend chez les théoriciens une autre forme non moins désastreuse et plus universelle, où chacun prétend enseigner et personne ne veut apprendre... Si vous faisiez une lecture journalière de l'*Imitation*, vous reconnaîtriez cela, qui vous servirait mieux que les résultats, intellectuels ou moraux, d'une avide lecture des journaux, revues ou pamphlets. On ne peut, sans la vénération, ni rien apprendre, ni même rien goûter, ni surtout obtenir aucun état fixe de l'esprit comme du cœur, non seulement en morale ou en sociologie, mais aussi dans la géométrie ou l'arithmétique. » (Lettre à Dix-Hutton, 1855.)

3^o LES DOGMES DE LA RÉVOLUTION

« Une vaine métaphysique, se sentant incapable d'aborder sérieusement l'immense question de l'ordre,

avait même tenté de l'interdire, en imposant matériellement un respect légal pour les dogmes révolutionnaires que toute doctrine vraiment organique doit préalablement exclure » (1857).

4° SOUVERAINETÉ DU PEUPLE ET ÉGALITÉ

« Depuis trente ans que je tiens la plume philosophique j'ai toujours représenté la souveraineté du peuple comme une mystification oppressive et l'égalité comme un ignoble mensonge. » (*Lettre au G^{al} Bonnet*, 1^{er} décembre 1855.)

5° LE PARLEMENTARISME

« L'opinion française permit ensuite le seul essai sérieux qui pût être tenté parmi nous d'un régime particulier à la situation anglaise. Il nous convenait si peu que, malgré les bienfaits de la paix occidentale, sa prépondérance officielle pendant une génération nous devint encore plus funeste que la tyrannie impériale : en faussant les esprits par l'habitude des sophismes constitutionnels, corrompant les mœurs d'après des mœurs vénales ou anarchiques, et dégradant les caractères sous l'essor croissant des tactiques parlementaires. » (*Pol. pos.*, II.)

6° LE CÉSARISME ADMINISTRATIF

« ... Dernière conséquence générale de la dissolution du pouvoir spirituel, l'établissement de cette sorte d'autocratie moderne qui n'a point d'analogie exacte dans l'histoire et qu'on peut désigner, à défaut d'expression plus juste, sous le nom de ministérialisme ou de despotisme administratif. Son caractère organique propre est la centralisation du pouvoir poussée de plus en plus au-delà de toutes les bornes raisonnables. Son moyen général d'action est la corruption systématisée. » (*Considérations sur le pouvoir spirituel*, 1826.)

7^o LA ROYAUTE

Le dernier fragment cité date de 1826, mais a été réimprimé en 1854 comme témoin d'une invariable doctrine.

Reste à déterminer comment cet ennemi de la démocratie, de la bureaucratie, du parlementarisme, des principes de la Révolution et du protestantisme même, a pu être républicain. Jusqu'à quel point n'a-t-il pas été royaliste? La république d'Auguste Comte prend pour devise « liberté et ordre public ». Elle est gouvernée par des hommes d'Etat, « purs de toute croyance anarchique » (Lettre au D^r Audiffrend); elle exclut le Parlement, la centralisation et le plébiscite. Elle est présidée par un dictateur, soumis au régime de l'hérédité sociocratique, c'est-à-dire qui choisit lui-même son successeur. On trouvera partout le mécanisme du système, qui est expérimenté au Brésil.

Page X de *l'Appel aux conservateurs*, écrit en 1855, c'est-à-dire trois ans après le Deux-Décembre, Auguste Comte envisage la royauté comme « le moyen de salut le plus extrême » auquel les amis de l'ordre pourraient être conduits en un cas, un seul cas bien spécifié, le cas où « l'anarchie parlementaire » se « rétablirait momentanément ». Cette éventualité paraissait alors impossible au philosophe. Il avouait que le retour de cette « anarchie », de cette « aberration » n'était pas concevable. Mais il ajoutait que, dans ce cas, sous la Monarchie nécessairement rappelée pour sortir du désordre, « le positivisme continuerait à se développer en utilisant les propriétés du régime qui protégea le premier essor de la synthèse universelle ». La légitimité lui avait toujours paru fournir le meilleur mode pour instituer la transition organique, et il appelait le ministère de Villèle (1821-1828), « le plus honnête, le plus noble et le plus libre de tous les régimes sous lequel il eût vécu jusqu'en 1855 ». Il conviait les « âmes aptes à représenter la postérité à ne pas oublier le nom du digne président de la dictature légitimiste ».

L'avantage d'un gouvernement où *l'autorité se transmet selon le même mode que la propriété* était loin de lui échapper. Il s'objectait que ce régime fut peu populaire. C'est pourquoi, pensait-il, cette monarchie ne pourrait revivre que « passagèrement ». Mais, en 1860, trois ans après la mort de Comte, l'empire devenant libéral rétablit un parlementarisme, qui devint, en 1870, démocratique et républicain, et cette double et triple « aberration anarchique » devait motiver, d'après Comte, la restauration de la monarchie légitime. Ce péril intérieur était d'ailleurs accompagné d'un bouleversement en Europe. Quatre grandes guerres, en 1859, 1866, 1870 et 1878, fortifiaient des dynasties déjà puissantes, développaient les compétitions nationales et redoublaient l'ambition des empires. Comte se demanderait certainement aujourd'hui si le péril extérieur n'est pas de nature à ramener vers la légitimité non seulement les hommes d'ordre, mais les « inclinations » de la foule elle-même.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
DÉDICACE.....	5
L'Avenir de l'intelligence.....	19
L'illusion.....	21
Grandeur et décadence.....	25
La difficulté.....	42
Asservissement.....	68
L'Aventure.....	96
Auguste Comte	
19 JANVIER 1798. — 5 SEPTEMBRE 1857.....	103
L'anarchie au XIX ^e siècle.....	106
L'Ordre positif d'après Comte.....	113
Valeur de l'Ordre positif.....	138
Le Fondateur du positivisme.....	142
Le Romantisme féminin	
ALLÉGORIE DU SENTIMENT DÉSORDONNÉ.....	155
Madame Renée Vivien.....	157
Madame de Régnier.....	179
Madame Lucie Delarue-Mardrus.....	192
Madame la comtesse de Noailles.....	209
Leur principe commun.....	221
Mademoiselle Monk	
OU LA GÉNÉRATION DES ÉVÉNEMENTS.....	257
Appendices.....	287

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

PARIS. — 85, rue de Rennes — VI^e Arr.

- COMTE DE CHAMBORD, COMTE DE PARIS, DUC D'ORLÉANS. — **La Monarchie française** : *Lettres et documents politiques* (1844-1907), avec une préface du DUC D'ORLÉANS, ouvrage illustré de trois portraits.
Un volume in-8° écu, broché. 3 50. — Relié 4 50
- MARQUIS DE LA TOUR DU PIN LA CHARCE. — **Vers un ordre social chrétien.** jalons de route. 1882-1907. — *Economie sociale, Politique sociale, Au contrepied de la Révolution, la Restauration française* (deuxième édition).
Un fort vol. in-8° de 528 pages. 7 50
- MARQUIS DE LA TOUR DU PIN LA CHARCE — **Aphorismes de politique sociale.**
Un volume in-16 de 104 pages 1 »
- HENRI DUTRAIT-CROZON. — **Précis de l'affaire Dreyfus.** Un volume in-16 de 850 pages, reliure peau souple. 6 »
- GEORGES DE PASCAL. — **Lettres sur l'Histoire de France**, avec une préface de PAUL BOURGET, de l'Académie française.
Tome I.— *Des origines à Henri IV.* — Tome II. — *De Henri IV à nos jours.*
Chaque volume in-18, de xxxiv-228-322 pages, broché 3 50
- COMTE LÉON DE MONTESQUIOU. **Le système politique d'Auguste Comte.**
Un volume in-18 jésus, broché, de 550 pages. 3 50
- COMTE LÉON DE MONTESQUIOU. — **Les consécrationes positivistes de la vie humaine.** Un volume in-18 jésus de 250 pages. 3 50
- GEORGES VALOIS. — **La Monarchie et la Classe ouvrière.** — 1° *La Révolution sociale ou le Roi.* — 2° *Les résultats d'une enquête.* Un vol. in-16 de 350 pages environ. 3 50
- GEORGES VALOIS. — **L'homme qui vient, Philosophie de l'autorité.**
Un volume in-18 de xxvi-270 pages, 2^e édition 3 50
- PIERRE LASSERRE. — **L'enseignement officiel. M. Croiset, historien de la Démocratie athénienne.** Avec une Lettre-Préface de CHARLES MAURRAS.
Un volume in-16 de 150 pages. 2 »
- ROBERT LAUNAY. — **Des Journées et des Hommes. Histoires vraies du siècle passé.** — *Épées brisées.* — *La Journée du Golfe-Jouan.* — *Mazagran.* — *Baudin.* — *Les Pelletan.* — *Morès.* — *L'assassinat de Palat.* — *Notre terre sainte.*
Un volume in-16 broché de 500 pages. 3 50
- LOUIS DIMIER. — **Les Maîtres de la Contre-Révolution au XIX^e siècle.** *J. de Maistre, Bonald, Rivarol, Balzac, Courier, Sainte-Beuve, Taine, Renan, Fustel de Coulange, Le Pray, Proudhon, les Goncourt, Veuillot.*
Un volume in-18 jésus de 560 pages. 3 50
- LOUIS DIMIER. — **Les Préjugés ennemis de l'Histoire de France.**
Deux volumes in-18, brochés, chaque volume. 3 50
- MAURICE PUJO. — **Les Nuées, comédie contemporaine en 5 actes et en prose, imitée d'Aristophane, avec une introduction et un examen.**
Un vol. in-8° écu de xli-200 pages. 3 50
- CONFÉRENCE JOSEPH DE MAISTRE : **Etudes sociales et politiques.**
JEAN RIVAIN : *Les socialistes antidémocrates.* — ROBERT LAUNAY : *Le patriotisme révolutionnaire.* — FRANÇOIS RENIÉ : *La politique de Catherine de Médicis.* — ROBERT DE BOISFLEURY : *L'armée d'ancien régime.* — PIERRE GILBERT : *La valeur de la science sociale.* — JACQUES DE LA MASSUE : *La centralisation et le suffrage universel.* — JACQUES GAZEAU : *L'impérialisme américain.* — ALAIN RAISON DU CLEUZIQU : *L'Action Française.*
Un volume in-18 jésus, broché, de xxii-261 pages. 3 50